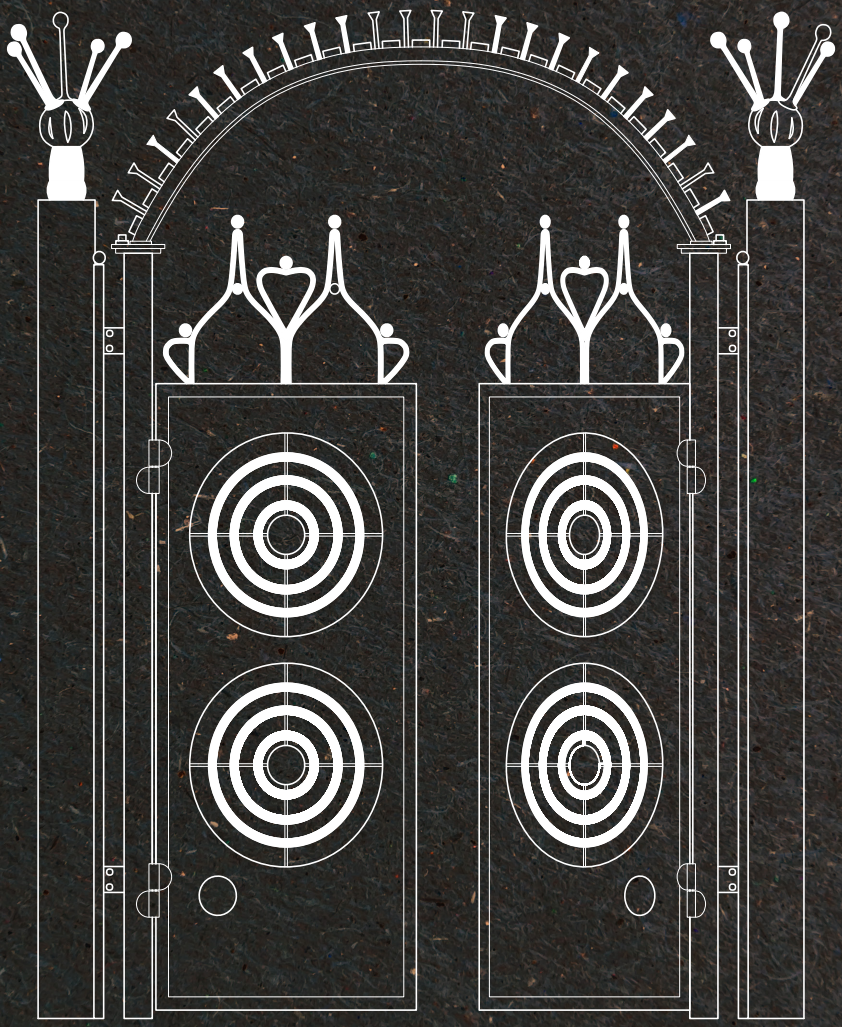


Charles Duwig

Jardin et rituels : cultiver notre habiter

Ecole Polytechnique Fédérale de Lausanne

Janvier 2020

Maître EPFL : Florence Graezer Bideau
Professeur responsable de l'énoncé : Jeffrey Huang
Assistant : Georg-Christoph Holz
Professeur : Philippe Thalmann

fig. 1 - Plan de l’habitat de Madame Zhdanuk, en Russie

L'habiter ou l'être au monde n'est pas encore un droit accordé à tous. A l'heure où sortent de terre d'innombrables tours, il est temps de se poser la question : qu'est-ce qui nous relie encore au sol ? Qu'est-ce qui nous relie à l'univers ?

Nous sommes en effet confrontés à une double crise de l'habiter : la première est à l'échelle du logis, la seconde concerne notre maison à tous, c'est-à-dire la Terre. Notre environnement se meurt, notre habitat est en crise, nous nous trouvons à un moment crucial où il nous faut prendre des décisions.

Définir sa place par rapport aux étoiles, voilà la première façon d'habiter notre monde. Comme les peuples nomades qui s'orientaient grâce à la position de ces dernières, habiter nécessite la prise en compte d'une certaine position dans l'ordre de l'univers.

De par leur répétition cyclique, les rituels nous offrent le moyen de réactiver notre position au sein d'une constellation. La perte de rituels dans notre habitat contemporain n'est que symptôme d'un déracinement en cours. Il est temps d'inventer les rituels de demain, que la pensée écologique sera sujette à investir.

Le jardin, puisqu'il est l'interface entre les humains et la nature, présente le terrain idéal - le terreau - pour réinventer en gestes et en intentions notre rapport au monde. Habiter notre Terre, c'est cultiver notre rapport au monde, c'est aussi définir notre place parmi les vivants. Ce travail évoquera un certain nombre de pistes pour un meilleur habiter.

Dans une première partie, nous découvrirons dans quelle mesure notre rapport au monde fut jadis cultivé au moyen de rituels. Puis nous étudierons les synergies entre la maison et son jardin dans son articulation spatiale avec le monde extérieur. Enfin nous verrons dans une troisième partie dans quelle mesure le jardin comme rituel est aujourd'hui le moyen de cultiver notre rapport au monde.

Nous découvrirons ce que peut impliquer spatialement et sémantiquement notre rapport au monde, dans l'habitat, à travers les exemples vernaculaires d'Afrique, d'Europe et d'Asie (fig. 2).

Nous commencerons notre périple au Cameroun, connu pour ses cases "obus" Musgum, puis nous irons au nord du Bénin et du Togo découvrir la Tata Somba ou l'habitat-forteresse des Batammariba. Enfin, dernier arrêt en Afrique, nous irons dans le Pays Dogon au Mali à la rencontre des habitats Dogon et de leurs fameux greniers. En Europe, la Domus romaine dont les ruines sont encore visibles à Pompéi sera étudiée pour la place qu'elle offre au jardin. Plus à l'est, nous irons nous immerger dans la culture architecturale slave, au travers de l'habitat traditionnel russe, l'izba et de ses maisons de campagne, les datchas, connues pour leurs formidables jardins. En Asie, nous visiterons la maison chinoise traditionnelle à cour, la Si He Yuan, datant de près de 2000 ans, et développée notamment à Pékin et dans la province du Shanxi.

Toutes ces habitations vernaculaires, mise à part la Domus, sont encore à l'heure actuelle habitées. Nous les mettrons en résonance avec un exemple d'une typologie de logement suisse, traduisant une certaine façon de se loger en ce début du XXIe siècle. Enfin, la découverte du jardin de Madame Zhdanuk en Russie sera notre fil rouge (fig.1).

fig. 2 - carte des habitats vernaculaires étudiés

1 L'habitat ou l'ETRE AU MONDE

1.1 Des rituels qui cultivent notre RAPPORT AU MONDE
1.1.1 LES SUJETS des rituels
1.1.1.1 Les ancêtres et les dieux
1.1.1.2 Les habitants
1.1.2 UN LIEU (l'habitat en rapport avec le monde)
1.1.2.1 Une relation au contexte local : le sol
1.1.2.2 Une relation au monde macrocosmique : le cosmos
1.1.3 UN TEMPS (donné par la nature) : l'habitat comme gnomon
1.1.4 UN MOUVEMENT (orchestré par ses habitants)

1.2 La création d'UN MONDE :
1.2.1 Projeter son existence
1.2.2 L'autonomie de la maison
1.2.2.1 L'économie domestique ou la maison comme espace se suffisant à lui-même
1.2.2.2 Le jardin en Russie : un exemple de résilience
1.2.2.3 Quelques éléments-clé à reconsidérer dans nos typologies d'habitat

2 Maison et jardin comme ENTRE-DEUX MONDES

2.1 DELIMITATION ou différenciation : l'enclos
2.1.1 L'habitat ou le jardin comme limite
2.1.1.1 L'habitat comme limite : maison à cour
2.1.1.2 Le jardin comme limite : jardin en périphérie
2.1.2 Habitat et jardin se confondent

2.2 ARTICULATION : le seuil

2.3 RESPIRATION : les rapports entre l'intérieur et l'extérieur

3 Le jardin comme RITUEL ou lieu fondamental du changement dans notre monde

3.1 UN RAPPORT PASSIF : se faire à l'écoute du monde, principe de non-action
- 3.1.1 Le jardin inscrit notre action dans un LIEU
  - 3.1.1.1 Retrouver un contexte
  - 3.1.1.2 Donner sa place à l'inutile
  - 3.1.1.3 Le jardin permet d'être en phase avec son environnement
- 3.1.2 Le jardin nous invite à un TEMPS différent
- 3.1.3 Cosmogonie individuelle

3.2 UN RAPPORT ACTIF : changer son monde, changer le monde
- 3.2.1 En tant que microcosme, transformer son jardin, c'est transformer le monde
- 3.2.2 L'homme habite lorsqu'il jardine
- 3.2.3 Un droit au jardin qui bouleversera notre rapport au monde
- 3.2.4 Un rapport à la fois actif et passif

3.3 Une écologie - un respect pour la vie

1 L'habitat ou l'être au monde

Habiter, c'est entretenir notre être au monde. Notre habitat est "ce lieu du monde qui relie ici et maintenant le sujet au monde" (Salignon, 2010, p.76). D'une part, il est cet espace dans lequel est négocié notre rapport au monde grâce à la fabrication d'une cosmogonie et l'action de sa mémoire au travers des rituels. D'autre part, la maison peut s'apparenter à un monde en soi, dans lequel le sujet cultive son habiter.

1.1 Des rituels qui cultivent notre rapport au monde

Notre cosmogonie est la manière dont nous structurons mentalement les éléments qui forment notre monde. Du grec cosmo- qui veut dire "monde" et gon- pour "engendrer", la cosmogonie consiste en la fabrication d'un monde. Elle comprend nos croyances ou nos valeurs en rapport avec la place que nous nous faisons dans le monde. Elle est donc directement liée aux mythes que nous construisons.

Créer des mythes c'est imaginer un système qui rende compréhensibles certains phénomènes physiques (Oliver, 1987, p.159). C'est finalement essayer de rendre compréhensible son environnement ou son contexte. Le Feng Shui est à la fois une science et un art qui cherche à comprendre les phénomènes naturels en même temps qu'il en permet le contrôle (Chauvin, 1999, p.81). Les maîtres Feng Shui, ou Hsien-Sheng cherchent à équilibrer l'énergie physique du lieu ou *qi* (souffle de vie), par l'aménagement des éléments paysagers qui favorisent sa propagation ou bien évitent sa stagnation, afin de favoriser le bien-être des habitants.

Les mythes donnent à imaginer un passé inconnu, et offrent une base à nos actions futures. Ils sont la réalité que nous choisissons de croire (Oliver, 1987, p.160). Connaître son passé, c'est alimenter une continuité dans le temps qui nous donne certains repères, et ainsi pouvoir se situer dans le temps.

Le rituel consiste en une pratique immuable qui vient offrir à nos croyances (ou cosmogonie) une rencontre physique avec le temps et l'espace. Autrement dit, le rituel matérialise physiquement la réalisation de notre cosmogonie.

Les rituels permettent de se commémorer et ainsi réactiver la place que se fait l'humain dans le temps et l'espace grâce à la répétition d'actes de sens par une communauté. Le rituel met en place la rencontre de sujets, d'un lieu, d'un temps et d'un mouvement. Il est nécessairement actif dans la mesure où il intègre un certain mouvement du corps. Sa répétition dans le temps concrétise sa réactivation et agit à la manière d'une profession de foi par ses habitants.

Le rituel est avant tout un acte politique. Mettre en place des rituels, c'est s'accorder sur une compréhension commune de l'expérience du monde. Réactiver certains rituels, c'est rassembler des acteurs autour des mêmes croyances, c'est aussi consolider une communauté. Le rituel se différencie de la simple habitude dans la mesure où son sens est souligné. Les espaces ou les objets pris pour le rituel en sont dès lors sacrés.

Les premiers rituels sont liés à la sédentarisation qui date du Néolithique. C'est donc au moment où l'humain passa d'un mode de vie nomade à son installation dans un habitat permanent qu'il mis en place pour la première fois des rituels (Khosravi, Aureli, 2016, p.39). Dans l'architecture vernaculaire, la maison était témoin de rites quotidiens qui régulaient ainsi chaque action des habitants et leur donnait une résonance avec l'ordre du cosmos.

1.1.1 LES SUJETS des rituels

Les rituels impliquent une communion entre les habitants de la maison et le contexte dans lequel ils vivent. Selon Heidegger, habitants et espace habité forment un tout, qu'il nommera "The Fourfold" (Heidegger, 1971, p.147). Cette quadripartition comprend l'alliance entre le ciel, la terre, les divinités et les mortels et représente la condition nécessaire à l' "habiter". Cette quadripartition est de ce fait indivisible. Le bien-être des habitants mortels de la maison dépendra en partie de leur relation avec les défunts et les divinités.

1.1.1.1 Les ancêtres et les dieux

Aux habitants visibles de la maison s'ajoutent d'autres habitants, moins visibles mais dont la maison peut en accueillir la présence : c'est le cas des ancêtres ainsi que des divinités. Les rituels participent à la préservation des relations entre les humains et les dieux (Aureli, 2016, p.11).

fig. 3 - Domus de L. Caecilius Jucundus à Pompéi

fig. 4 - Salle des ancêtres dans la Si He Yuan

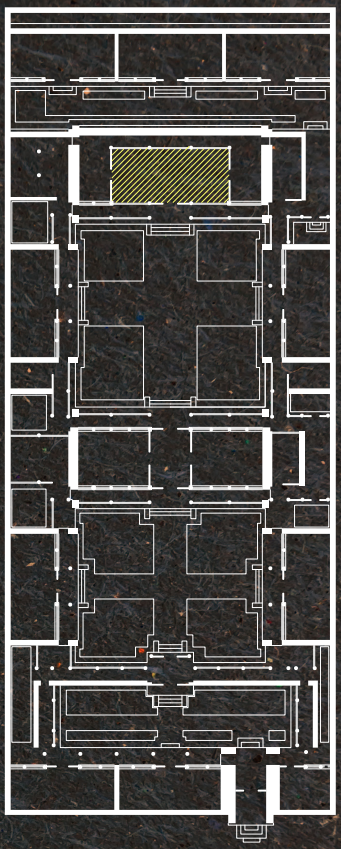


fig. 5 - Entrée en chicane dans la Si He Yuan

fig. 6 - *Krasnyi ugol'* dans l'izba

fig. 7 - *Liboloni* au rez-de-chausée de la Tata Somba

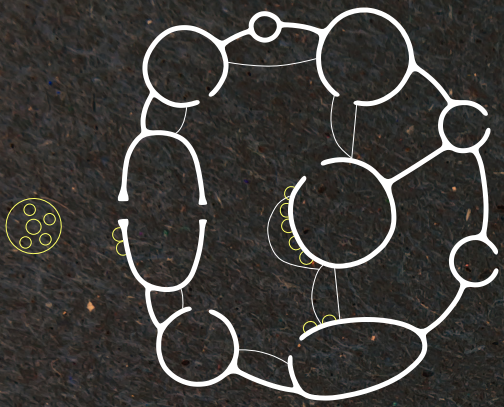
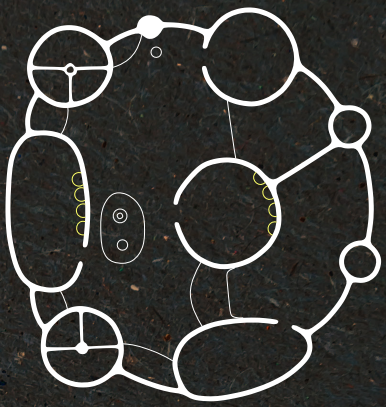


fig. 8 - *Liboloni* à l'étage



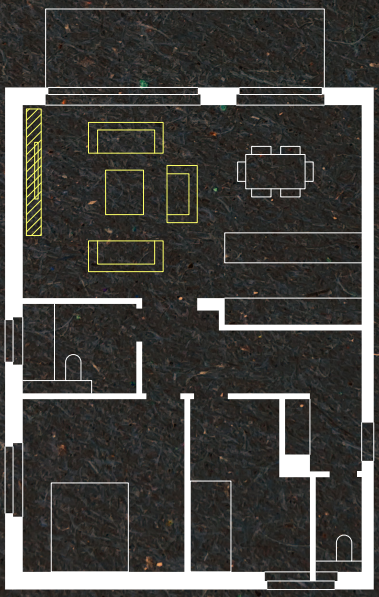


fig. 9 - Place de la télévision dans un appartement à Cossonay, en Suisse

Dans certaines cultures, la typologie de l'habitat s'adapte à la présence physique ou mémorielle de ces présences. Ces aménagements typologiques entretiennent un rapport cohérent entre les mortels et leurs ancêtres ou divinités. Ils assurent une continuité dans la filiation ou entretiennent les mythes liés aux croyances divines.

Chez les Dogons, l'intérieur de l'habitat est symboliquement défini comme l'espace des vivants, tandis que l'extérieur est l'espace des mortels. Il en résulte une importance accrue de la fonction de seuil réalisé par le vestibule que le vieillard surveille (Frey, 2010, p.98).

La Tata Somba accommode autant les vivants que les morts. L'entrée des habitats Tata est située du côté Ouest - l'Ouest étant dans la mythologie locale la direction où habitent les morts - afin de permettre aux ancêtres de regagner la maison (Jean-Paul Bourdier, Oliver, vol.3, 1999, p.2118). La Tata Somba n'est donc pas seulement habitée par les mortels mais accommode aussi les ancêtres. A l'intérieur de la maison sont disposés des autels sous forme de petits monticules de terre que les âmes des défunts sont censées habiter. On les appelle *liboloni* (Blier, 1987, p.151). Leur disposition dans la Tata Somba est hiérarchisée : devant l'entrée de la maison sont situés les *liboloni* des ancêtres masculins remarquables du mari, puis contre la chambre du mari au rez-de-chausée sont situées ceux de ses ancêtres masculins, enfin à droite nous retrouvons les *liboloni* des ancêtres masculins de la femme (fig.7). A l'étage sont d'abord localisés contre la chambre de la femme les *liboloni* des ancêtres féminins de la femme (fig.8) puis au-dessus du vestibule se situent ceux du mari (Blier, 1987, p.151).

Dans la maison chinoise, le culte des ancêtres et des dieux est bénéfique pour la protection des habitants.
La pièce la plus importante de l'habitation se situe dans le bâtiment central de la maisonnée, situé dans l'axe de la maison (fig.4). C'est dans cette salle que l'on trouve l'autel des ancêtres, sur lequel sont exposées les tablettes des défunts, au côté des autels pour les divinités (Gournay, 2016, p.177). Outre l'importance de ménager la mémoire des ancêtres, les habitants chinois ont développé le culte de divinités appelées *shen*, ou dieux tutélaires de la maison, censés influencer vertueusement certains lieux précis de la maison, comme la porte d'entrée, la porte de derrière, le puits, le foyer ou encore les fenêtres (Gournay, 2016, p.183). Tous ces lieux font finalement office de seuil avec l'extérieur, d'où l'intérêt de les protéger. Nous reviendrons sur l'importance du seuil dans ces typologies d'habitat dans une deuxième partie.

La protection de la maison contre l'intrusion d'esprits malins est obligatoire. Ainsi, l'entrée dans la maison se fait du côté sud afin d'éviter que les mauvais esprits venant du nord ne puissent s'y engouffrer. Même superstition à l'intérieur de la maison, où l'on évite de positionner des portes ou des fenêtres du côté nord (Gournay, 2016, p.101). Parce que les mauvais esprits ne se déplacent qu'en ligne droite, il est important de positionner un mur comme écran dans cette première avant-cour qui fait face à la porte d'entrée, censé stopper les mauvais esprits (fig.5). Passé cette porte d'entrée, il est nécessaire pour les vivants de tourner à gauche et ainsi faire face à un deuxième écran dans une deuxième avant-cour avant de tourner à droite et pénétrer dans la cour de la maison.

Dans la Domus, les romains ont développé une religion tournée vers la nature et son jardin. "Gardiens des hommes et de tout ce qui assure leur bien-être » (Grimal, 1984, p.43), les Lares assuraient aux yeux des Romains en premier lieu la protection des récoltes, lorsque l'hérédium (jardin horticole) remplaçait ce qui est devenu plus tard un jardin d'agrément. Le culte des Lares se faisait au moyen d'autels que l'on appelait *lararium* qui étaient disposés soit dans le jardin ou bien dans l'atrium, voir dans les deux comme c'est le cas dans notre exemple (fig.3).
En plus des divinités, c'est le jardin lui-même qui était sacralisé. Sacré car il était l'image d'une nature dont les romains s'étaient éloignés en s'installant progressivement en ville (Grimal, 1984, p.57), il symbolisait de plus la fécondité.

L'izba possédait son coin spirituel.
Dans l'izba, on observe la présence dans le coin opposé au four de la chambre principale le coin "rouge" (krasnyi ugol' qui signifie "rouge" ou "beau") qui est ce coin dédié à exposer les icônes de la famille ou bien des bougies (fig.6). C'est le coin spirituel de la maison devant lequel les invités avaient l'honneur de s'asseoir mais encore où la famille conduisait certains rituels comme les rites de mariage (Hilton, 1997, p.502).

La maison est-elle habitée ?
L'habitant habite son habitat, son habitat est dès lors habité par l'habitant. Si bien que si l'habitant ne réside plus dans sa maison, la maison serait selon certaines croyances toujours habitée. Il est par exemple des sociétés qui refusent d'aménager dans une maison précédemment habitée par d'autres habitants. Ces personnes préfèreront construire de nouvelles maisons ou bien déplacer leurs précédents logis (Rudofsky, 1964). Certaines tribus africaines se déplacent ainsi avec leur maison.

Certaines familles chinoises résident dans la même maison de génération en génération. En France, lorsqu'une personne décède, sa maison peut être mise sous scellés en un instant. Le seul héritage souvent transmissible est ses meubles, pour lesquels il faudra s'acquitter de droits de succession.

1.1.1.2 Les habitants

Les mortels qui habitent la maisonnée doivent négocier leurs rapports avec les autres habitants en même temps qu'ils doivent y trouver un espace personnel et intime. Dans la Domus, les *cubicula* sont les chambres à coucher individuelles qui sont disposées autour d'espaces de réunion des membres tels que l'atrium et le péristyle (fig.15). Les parents logeaient à l'origine dans le tablinium qui sera ensuite converti en pièce dédiée aux documents familiaux. En plus de chambres individuelles, les habitants trouveront dans le jardin un lieu pour s'isoler.

Les habitations à plan central, avec des chambres situées de manière équidistantes autour d'un espace commun, dénotent d'un rapport d'égalité entre les membres de la maisonnée (Howard Davis, Oliver, vol.1, 1999, p.629). C'est le cas notamment dans l'habitat Musgum dont les chambres sont disposées de manière concentrique autour de l'espace central de la communauté, qui est une cour intérieure circulaire (fig.13).

Dans la Si He Yuan, le corps du logis est subdivisé en pavillons indépendants qui accommodent chacun les chambres à coucher des différents habitants de la même famille, leur offrant une certaine intimité du fait que chaque chambre dépend d'un pavillon autonome (Firley et Stahl, 2011). Ces pavillons sont connectés au moyen de la cour intérieure (fig.12).

On remarque par ces exemples que la cour intérieure présente la possibilité de distribuer les espaces individuels de manière égalitaire autour d'un espace communautaire central. Cet espace de distribution, en même temps qu'il invite à la réunion, peut être réalisé par le jardin, comme c'est le cas dans la Domus ou dans la Si He Yuan.

fig. 10 - Chambre à coucher des hommes

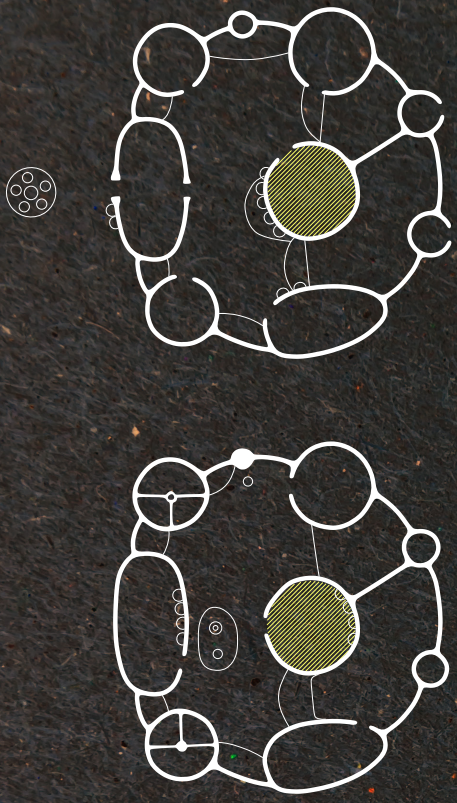
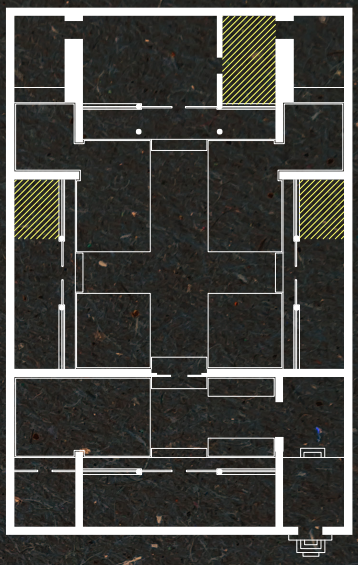


fig. 11 - Chambre à coucher des femmes, à l'étage

fig. 12 - Appartements privés dans la Si He Yuan



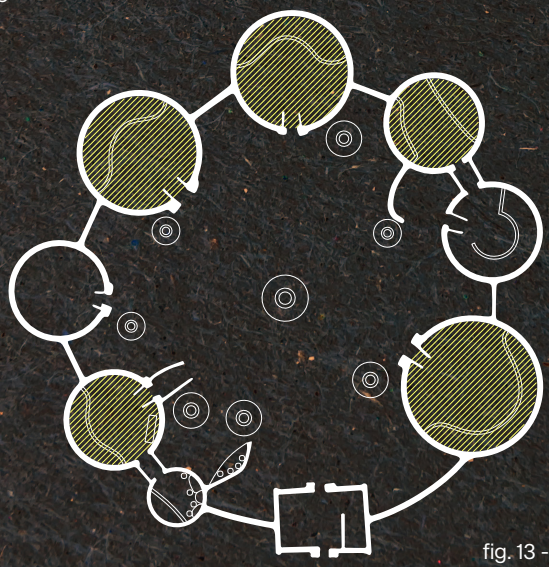


fig. 13 - Chambres individuelles dans l'habitat Musgum

fig. 15 - *Cubicula* dans la Domus

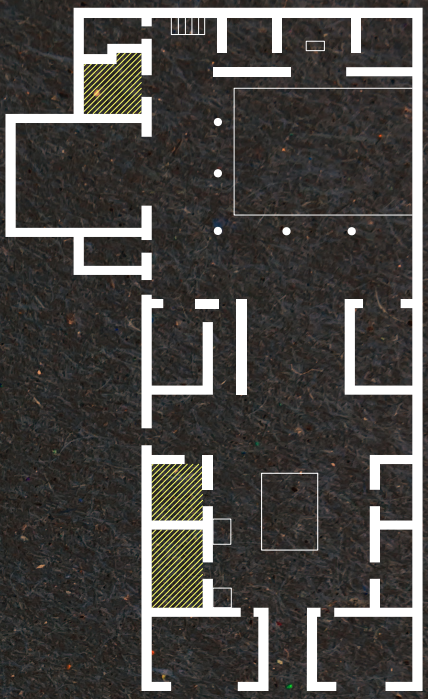


fig. 14 - Chambre collective dans l'izba

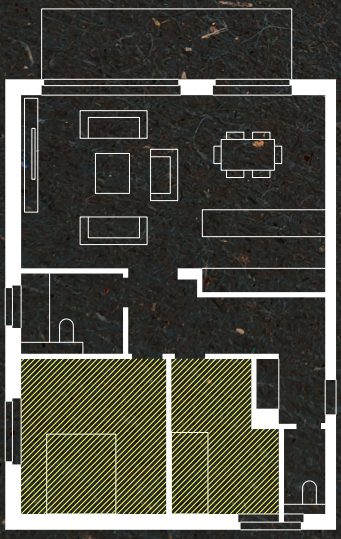


fig. 16 - Chambre principale et secondaire dans un appartement

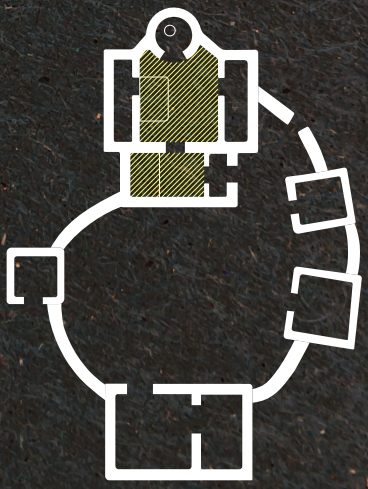


fig. 17 - Habitat Dogon

1.1.2 UN LIEU (l'habitat en rapport avec le monde)

Les rituels permettent une connexion entre l'habitant et son environnement. En même temps qu'il s'inscrit dans un temps donné par la nature, le rituel marque la connexion entre les habitants à l'espace local et cosmique dans lequel il s'inscrit.

L'habitat est le lieu privilégié de ces rituels. Il est l'unité spatiale que l'on habite quotidiennement et c'est la raison pour laquelle l'entretien de notre rapport au monde commence à la maison. L'habitat devient l'interface entre un contexte local et celui plus symbolique du monde cosmique.

1.1.2.1 Une relation au contexte local : le sol

Notre monde est aujourd'hui en perte de contexte.
Etre ancré dans son contexte, c'est retrouver une place familière dans l'ordre de l'univers. C'est trouver sa place au sein d'une constellation. Comme la plante dont les racines négocient leur croissance au sein d'un sol peuplé de vie, les humains cherchent à définir leur place au sein du vivant.
Dans notre monde nomade dépourvu de contexte, les humains n'habitent plus, ils transitent. Dans notre nomadisme contemporain, nous transitons d'appartement en appartement possédant le même plan typique, peu importe où dans le monde. C'est exactement comme aller boire un café au Starbucks ou louer un appartement avec Airbnb lorsque l'on part en vacances : c'est tout le temps la même chose. C'est dans notre nomadisme actuel que nous nous sommes finalement enracinés. Perdre son contexte, c'est être déraciné. Vivre déraciné, c'est selon Christy Wampole, vivre un vide existentiel (Wampole, 2016, p.10).

Un contexte, c'est d'abord un sol.
Dans les villes chinoises traditionnelles, aux environs du IVe siècle après J.-C., il était commun d'ériger un monument sacré appelé Ming Tang, positionné à quelques kilomètres au sud de l'axe nord-sud de la ville, censé symboliser l'harmonie de l'univers (Qiao, Aureli, 2016, pp. 181-185). Le temple de la lumière y siégeait en son centre, et la pièce centrale de ce temple qu'on appelait *Tian-shi* abritait symboliquement de la terre, comme pour contextualiser l'édifice en sacralisant cette terre (fig.18).

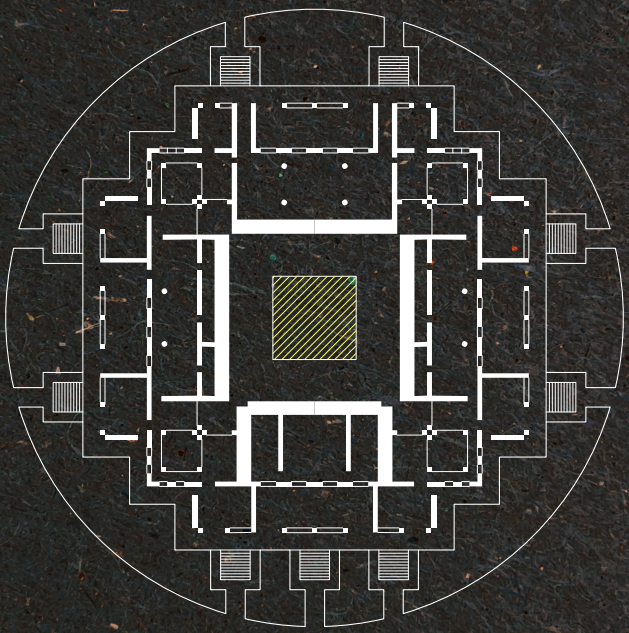


fig. 18 - *Tianshi* dans le coeur du Ming Tang

La tradition du Mundus
Au même moment et à quelques dizaines de milliers de kilomètres de la Chine, il existait en Italie une tradition similaire, qui consistait à creuser une fosse circulaire appelée *mundus* (ou *umbilicus urbis*), accolée au temple de la cité nouvellement créée, et dans laquelle les colons venaient y jeter quelques poignées de terre issues de leurs région d'origine (Marot, 2019, p.51). Autour de ce *mundus* se produisaient régulièrement des rituels au cours desquels les habitants jetaient dans cette fosse quelques fruits cultivés autour de cette cité. Il semblerait que par ce rituel s'effectuait d'abord une reconnaissance du contexte d'origine grâce à cette terre rapatriée, pour finalement mieux habiter ce nouveau contexte par l'offrande de ses fruits.

Aujourd'hui, avoir des plantes chez soi est un substitut du jardin : on a pris du sol que l'on a inséré dans des pots. Mais ces sols ont des origines précises et variées qui diffèrent du lieu où l'on habite. A la différence du *mundus*, ces sols sont décontextualisés et leur origine est totalement méconnue.

Le sol est synonyme de fertilité. Que ce soit le jardin tout entier pour les Romains, ou la terre mère synonyme d'origine pour les peuples Batammariba et Dogon, le sol est cet "autre" auquel nous attribuons la création de la vie. Dans la mythologie de ces peuples d'Afrique, l'humain est né de la combinaison d'eau et de terre (Jean-Paul Bourdier, Oliver, vol.1, 1999, p.602). Et c'est justement à partir de ces matériaux-là qu'est construite la maison, qui est née directement de son sol.

Le sol symbolise nos racines.
Dans la tradition congolaise, le cordon ombilical du nouveau-né est retiré, puis enterré symboliquement dans la terre au sein même de l'habitat (Wampole, 2016, p.21), traduisant un transfert du corps de la mère biologique au corps de la terre mère. Ce n'est pas un hasard si les typologies béninoises, camerounaises et maliennes sont construites en terre et laissent leur sol à nu.

1.1.2.2 Une relation au monde macrocosmique : le cosmos

L'habitat se donne une représentation symbolique d'une géographie plus grande, en tant que microcosme. Selon l'historien de l'architecture anglais Paul Oliver, l'habitat est une simulation de l'univers à l'échelle de l'humain (Oliver, 1987, p.159). L'on pourrait parler de maquette de l'univers ou de représentation

conceptuelle du cosmos à l'échelle domestique. Le microcosme est une partie du tout en même temps qu'il est le tout. Ainsi la manipulation de cet univers de sens qu'est le microcosme aura des effets directs sur le cosmos. Dès lors que la géographie de l'habitat s'accorde avec la géographie cosmique, les objets ou les espaces acquièrent une position dans l'univers, donc un sens plus grand, condition à la mise en place de rituels.

Certains habitats vernaculaires intègrent des éléments physiques symbolisant l'univers au sein même de l'habitat. C'est le cas de la yourte mongole qui intègre symboliquement les 5 éléments bouddhistes que sont : la terre, le bois, le métal, l'eau et le feu au travers du sol fait de terre, du foyer, du bois alimentant le foyer et du tripode en métal supportant le récipient contenant de l'eau, le tout disposé au centre de l'habitat (Oliver, 1987, p.158).

Dans cette yourte mongole, l'habitat renvoie à l'univers en même temps que l'univers renvoie à l'habitat.
La yourte mongole est une représentation de l'univers en même temps que la voûte céleste représente une yourte mongole. Le déplacement dans l'habitat a des répercussions symboliques dans l'univers. Le feu situé au centre de l'habitat tient lieu "d'axis mundi" ou connexion verticale avec le ciel (Britalan, 2017, p.298).

Intégrer des plantes dans notre habitat, c'est placer des éléments physiques symboliques qui nous renvoient à notre compréhension de notre place dans le monde, celle d'une communion avec la nature. A défaut de pouvoir habiter au coeur même de la forêt, nous tentons de recréer, dans nos appartements, cette harmonie par l'ajout de plantes d'intérieur qui sont des éléments nous renvoyant à un ensemble.

Le jardin persan intègre la présence de l'eau comme l'élément symbolique dont toute l'organisation géométrique dépend. C'est par l'introduction d'une fontaine en son centre, ainsi que par le déploiement d'un réseau de bassins que l'eau vient à subdiviser le jardin en quatre parties, puis les divise une seconde fois en quatre parties (fig.19). Or, cette division en quatre du jardin persan symbolise "les quatre parties de l'Eden, les quatre saisons, les quatre points cardinaux, les quatre parties de l'univers" (Harrison, 2007, p.263), donc fait figure de microcosme. L'eau étant symbole de fertilité, cet élément constitue l'origine de la vie et du jardin.

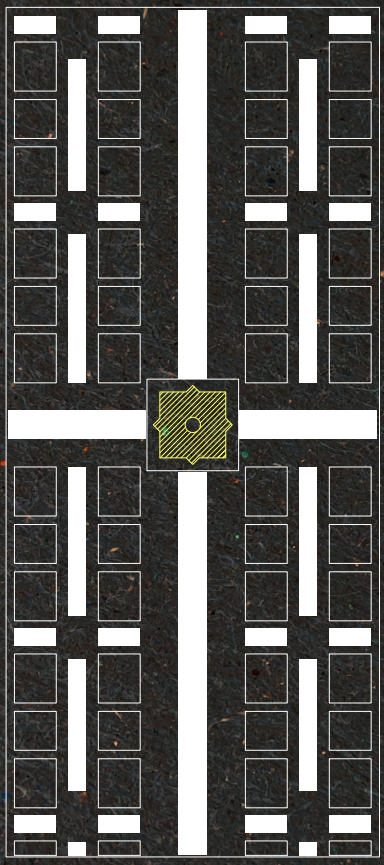


fig. 19 - Place de l’eau dans le jardin persan

Le Ming Tang s'aide des formes géométriques pour constituer un modèle du cosmos en miniature. Comme nous l'avons vu, ce monument prend en compte le contexte local (présence de terre au centre), en même temps qu'il se fait représentation du cosmos. Si l'on observe le Ming Tang en plan, nous remarquons que le pavillon est de forme carré et qu'il s'inscrit dans un cercle. Or, Il faut savoir que le carré symbolise dans la tradition chinoise la Terre, et le cercle représente le Ciel (Qiao, Aureli, 2016, p.181). Ainsi, le Ming Tang donne à voir symboliquement la rencontre de la Terre avec le Ciel.

L'habitat peut se faire représentation de l'univers en assimilant des concepts spatiaux à certains sexes. Chez les Navajo aux Etats-Unis, le hogan (leur habitat) est une interprétation spatiale du monde tel qu'il est perçu par ses habitants (Oliver, 1987, p.155). Le sol représente la Terre (féminin) et le toit de forme concave représente le ciel (masculin). On retrouve ici dans le symbolisme des formes, une manière de signifier de manière architecturale un contexte cosmique.

L'habitat peut être humanisé au moyen d'un anthropomorphisme de ce microcosme.
Chez les Dogons, le corps humain est conçu comme un modèle réduit de l'univers. Il est en quelque sorte la carte symbolique selon laquelle les Dogon organiseront leur village ainsi que leur habitat. Selon l'ethnologue Geneviève Griaule, la maison est organisée selon une typologie dans laquelle chaque pièce renvoie à une partie du corps humain : la cuisine est située au niveau de la tête, la pièce centrale où les habitants dorment rappelle le ventre, ses pièces de stockage de part et d'autre représentent les bras, le vestibule est situé au niveau des jambes et enfin l'entrée représente l'organe sexuel féminin (J. Lane, Oliver, vol.1, 1999, p.594). Chez les Batammariba, comme chez les Dogons, l'habitat s'assimile au corps humain et en partage certains attributs physiologiques : ainsi l'entrée fait figure de bouche, les fenêtres en sont les yeux, le grenier l'estomac, les motifs en mortier en sont les dents, les évacuations d'eau en sont les organes sexuels masculins, tandis que la chambre à coucher s'apparente à celui de la femme (Blier, Oliver, vol.3, 1999, p.2120). Comme la maison est un organisme analogue au corps humain en même temps qu'elle est une représentation de l'univers, celle-ci permet une négociation des échelles et contribue à lier celle de l'humain avec celle de l'habitat qui elle-même renvoie au cosmos.

L'habitat peut représenter spatialement l'univers. Chez les Dogons, la maison offre une représentation spatiale de l'univers, dans la mesure où s'opère une dichotomie entre le rez-de-chaussée et l'étage. Le rez-de-chaussée représente la Terre, tandis que l'étage du dessus est assimilé au Ciel (Jean-Paul Bourdier, Oliver, vol.3, 1999, p.2124). De manière analogue, la Tata Somba différencie verticalement trois paliers : tout d'abord le rez-de-chaussée représente le monde souterrain, puis à l'étage se situe la terrasse où adviennent les activités domestiques, qui s'apparentent à la Terre, enfin au niveau des toitures des greniers est connotée la position du Ciel ou du paradis (Blier, 1987, p.56). La tripartition opérée dans la maison est la tripartition-même de l'univers tel qu'il est perçu par les Batammariba (fig.20). Ces différenciations entre chaque espace leur confèrent un sens et offrent ainsi aux habitants le contexte cosmique dans lequel se déploieront les rituels.

Outre la présence physique de l'habitant dans son microcosme, une image du même microcosme peut-il encore symboliser une position dans le cosmos ? Une image d'une partie du tout, un microcosme d'un microcosme peut-il exister ? Oui, c'est le cas du tapis persan. Comme nous l'avons vu précédemment, le jardin persan faisait figure de microcosme dans lequel venaient à se rencontrer les différents éléments qui constituent l'univers, à savoir en premier temps l'eau. Or, il est une tradition chez les Sassanides au IVe siècle après J.-C. de remplacer pendant les mois hivernaux la présence physique du jardin par une tapisserie qui en donnait l'image réaliste (Grimal, 1974, p.42). Le souverain pouvait dès lors trôner sur son tapis-jardin, qui le rendait symboliquement présent dans le jardin, ou le microcosme. Il est ainsi possible d'étendre le microcosme à sa propre image, comme le miroir représente une réalité en même temps qu'il la matérialise.

D'une manière similaire, le jardin romain est l'image d'une réalité en même temps qu'il la matérialise. L'art topiaire qu'ont développé les Romains consistait en la représentation en peinture ou physiquement, à l'aide de matériaux vivants que composent le jardin, des paysages mythiques (Grimal, 1974, p.25). L'introduction d'un contexte plus grand au travers de l'image dans l'habitat donne à l'habitant l'effet d'être immergé physiquement dans ces paysages.

Les exemples du tapis persan ainsi que du jardin romain nous rappellent les expériences artistiques menées par Robert Smithson à la fin des années soixante et qu'il définit comme des "non-sites". Sébastien Marot définira ces expériences topographiques comme les métaphores "en trois dimensions

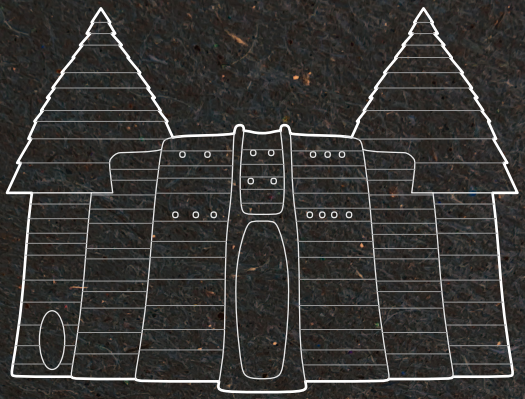


fig. 20 - Tripartition symbolique dans la Tata Somba

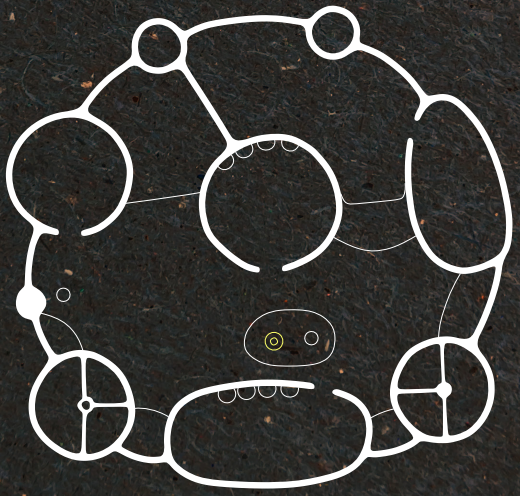


fig. 21 - *Tabote* à l'étage de la Tata Somba

qu'un site peut en représenter un autre qui ne lui ressemble pas" (Marot, 2010, p.82). Par le prélèvement d'éléments physiques comme des rochers depuis un site et leur installation dans un musée, Smithson questionna la possibilité qu'un fragment puisse évoquer la présence réelle et complète du site, de la même manière qu'un microcosme.

Avec l'arrivée d'internet dans nos habitations, il serait intéressant de se demander dans quelle mesure ce réseau ouvre des portes vers un espace digital infini, et si nous pourrions considérer notre boitier internet, comme un microcosme donnant accès au macrocosme qu'est le "cloud" et internet.

1.1.3 UN TEMPS (donné par la nature) : l'habitat comme gnomon

Effectuer un rituel, c'est entretenir un certain mouvement selon un temps propre, celui de la nature. L'habitat gnomon nous offre la mesure du temps tel qu'il existe dans la nature (sorte de calibration) et participe à notre connexion avec la nature. Le rituel implique la requalification d'un temps linéaire, celui du quotidien en un temps cyclique. Il peut donner à ressentir le passage du soleil ou bien celui de la lune.

L'habitat comme appareil de mesure. Par exemple, la disposition des fenêtres de l'izba est optimisée selon l'orientation du soleil. Il était ainsi possible d'observer la course du soleil et connaître l'heure de la journée, grâce à la projection du soleil au travers de la fenêtre, rendue lisible sur le mur dans la maison (Yu Mainicheva, 2017, p.390).

L'habitat peut se faire calendrier astrologique.
Chez les Sakalava à Madagascar, le plan de la maison donne à voir la course du soleil tel un véritable calendrier astrologique (Oliver, 1987, p.165). L'habitat étant orienté selon l'axe nord-sud, l'ombre du pilier central retrace la course du soleil et donne ainsi à lire une position astrologique selon la projection par cette ombre des rayons incidents sur l'un des coins de la pièce.

La Tata Somba, pour sa part, propose d'intégrer la course du soleil comme élément central dans l'organisation de la maison. Il faut savoir que le soleil est dans cette culture considéré comme le dieu de l'univers et le créateur des dieux et des humains (Blier, 1987, p.86). Son parcours est donc soigneusement chorégraphié par l'introduction d'un orifice au centre de la terrasse appelé

tabote que transperce le soleil au zénith (fig.21). L'entrée de l'habitat étant orienté vers l'Ouest, c'est donc dans son encadrement que le soleil se donne à voir une dernière fois avant de se coucher.

La maison peut utiliser certains dispositifs pour introduire ou non la présence de la lune. Dans la Si He Yuan, le jardin permet d'introduire la lumière de la lune au coeur même de la maisonnée grâce aux points d'eau qui participent à sa réflexion dans la maison (Gournay, 2016, p.146).
A contrario, en Suisse par exemple, il est coutume d'utiliser des volets pour isoler l'intérieur du logis de la lumière de l'extérieur. Cette tendance est liée au fait que les habitants ne se couchent et ne se lèvent plus conformément aux cycles du soleil. Il est donc devenu difficile de profiter des rayons de la lune. En parallèle, il n'est aujourd'hui plus possible d'observer les étoiles dans les villes européennes telles que Lausanne, cachées par la lumière artificielle de nos installations électriques, qui ont malheureusement tendance à dérégler les cycles naturels des arbres. Au lieu de nous laisser pénétrés par le cycle du monde, nous empêchons ce cycle d'exister.

Notre habitat contemporain inclut difficilement des indices concernant la course du soleil, ou des signaux qui marquent le passage du temps. On peut dire que nous vivons dans un temps linéaire plus que cyclique.

Peut-être l'apparition du sapin de Noël en décembre est l'unique symbole d'un moment où la configuration de notre habitat se transforme pour s'adapter à un temps particulier. Mise à part certaines célébrations, souvent d'ordre religieux tels des mariages ou des communions, nos typologies d'habitat ont tendance à demeurer statiques.

Le jardin est le dernier élément dans notre habitat qui marque un passage cyclique du temps. Celui-ci marque le passage des saisons tout comme il peut être cultivé en bio-dynamie afin de profiter des dispositions favorables de la lune.

1.1.4 UN MOUVEMENT (orchestré par ses habitants)

La présence d'un espace de signification qu'est le microcosme, en tant que représentation du cosmos, invite à un déplacement conscient dans ce même lieu, dont la position traduit symboliquement un certain rapport spatial au monde.

Ces mouvements de par leur répétition à des moments cycliques stimulent notre mémoire. Ils réactivent les croyances et les mythes de par leur action. Ils permettent ainsi la communication et la transmission de valeurs religieuses au sein d'une communauté (Aureli, 2016, p.16).

Le rituel implique l'ordonnancement des mouvements du corps dans l'espace. Il implique un déplacement chorégraphié dans cette géographie de sens à l'échelle de l'humain en son microcosme.
La danse comme rituel donne au corps l'espace pour se mouvoir et ainsi exprimer un certain sens selon la manière dont le corps se situe. La musique donne à la danse un rythme et donc un temps précis. C'est pourquoi l'association d'un sujet (le danseur), d'un temps (donné par la musique), d'un lieu (la géographie que son corps épouse) et d'un mouvement (dans la danse) donne à la danse valeur de rituel.

Le rituel peut être effectué sous la forme d'un parcours. C'est le cas notamment de certains jardins, qui à la manière d'un labyrinthe, invitent le corps à se déplacer selon un parcours défini d'avance. Leur déambulation met en exergue notre mémoire dans la mesure où ils déploient l'espace physique sur lequel se fixent nos souvenirs. Ainsi, la répétition cyclique de ce parcours aura pour effet de raviver notre mémoire spatiale.

Le rituel peut se modéliser par un changement périodique de la position du corps dans une géographie de sens.
Dans le cas du Ming Tang, que nous avons évoqué plus haut, l'empereur se déplaçait au sein du microcosme selon un temps donné par les cycles de la nature. Le bâtiment était composé de douze pièces de réception symbolisant chacune un mois de l'année. L'empereur y siégeait à tour de rôle dans chacune de ces pièces selon le mois et y effectuait les sacrifices propres à chacun (Qiao, 2016, p.181). Même si ce rituel n'était exercé que par une seule personne, en la figure de l'empereur, il s'adressait à tous les habitants de l'empire en leur donnant un temps basé sur celui de la nature, consolidant par la même l'autorité du souverain, fils du ciel.

Le rituel peut être modélisé par le déplacement d'éléments physiques selon un temps précis.
Dans la maison chinoise, les habitants participent à ce temps cyclique par le changement des éléments du spectacle domestique au gré des saisons (Gournay, 2016, p.252). Ainsi, le mobilier et les décorations sont renouvelées

tout au long de l'année. Aussi, le remplacement périodique des images liées aux divinités leur confère, selon la superstition, une efficacité plus grande (Gournay, 2016, p.191). Enfin, la Si He Yuan est le théâtre de rituels quotidiens, tels que l'entretien de l'autel des ancêtres, offrandes et brûlage d'encens (Gournay, 2016, p.164).

Notre habitat contemporain n'est plus le théâtre de rituels qui jadis faisaient sens. La télévision a, pendant un long moment, fait office de rituel passif dans la maison. A un certain moment de la journée, il était de coutume pour tous les habitant de la maisonnée de se rassembler autour de la télévision pour profiter d'un moment convivial. Il se rapprochait du rituel dans la mesure où sa mise en place incluait un temps et un espace précis ainsi qu'un groupe donné de personnes. Manquait à l'appel la notion de mouvement ainsi que de sens.
Ce rite du XXe siècle est en train de disparaître dans nos habitats, au profit d'internet qui permet à chacun des membres de la maisonnée de visionner ou de "surfer" sur la toile à n'importe quel moment de la journée et en n'importe quel lieu. La notion de communauté autour de ce rite disparaît par la même. Le téléphone, la tablette ou l'ordinateur sont autant de moyens portatifs de s'adonner à certaines activités de manière nomade. Il n'y a dorénavant plus de lieu commun. La disparition de la télévision dans nos habitats donne aux architectes le moyen de réinventer des typologies d'habitat redonnant la place à des rituels familiaux. Pour ma part, je pense que le jardin et la cuisine ont le potentiel d'offrir des lieux communs aux habitants d'une même maisonnée dans la mesure où tous deux s'inscrivent dans un temps cyclique, et invitent les habitants à la communion. La cuisine invite à la communion avec la nourriture, elle-même offrande du sol sur lequel nous vivons.

1.2 La création d'UN MONDE :

1.2.1 Projeter son existence

Habiter, c'est projeter son existence dans un monde, c'est projeter le "soi" (en anglais "the self") dans un dehors. C'est créer une connexion entre le dehors (l'environnement) et le dedans (l'intime). En allemand, ce qui différencie "Heim" qui est le "chez-soi" de "Haus" qui est le bâti, c'est l'appropriation du lieu par l'intime (Salignon, 2010, pp.13-14).

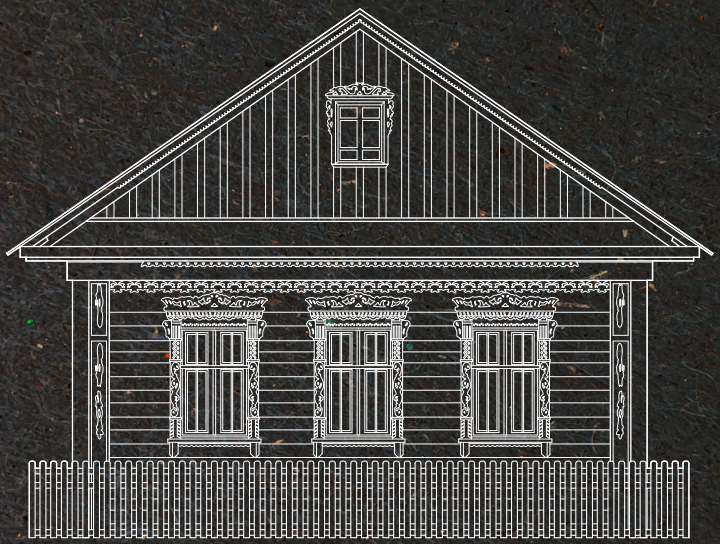


fig. 22 - Izba à Kostroma

Qu'est-ce qu'un monde ?
Sébastien Marot en a donné la définition suivante : « Un monde, c'est à la fois un moment et une maquette du Monde, c'est-à-dire un territoire physique et symbolique où l'on pourrait imaginer de projeter l'entièreté de son existence, parce que sa disposition et sa configuration, les soins qui ont été apportés à son ménagement et son amélioration en font un lieu de séjour, complet dans son genre." (Marot, 2017, p.101). L'habitat en tant que microcosme donne une géographie de sens dans laquelle l'habitant va pouvoir fixer son intime et donc habiter.

Projeter son existence passe par la création d'un univers de sens. La décoration est une première manière d'y oeuvrer. Elle est l'expression de l'identité et des valeurs de l'habitant, elle est le moyen physique qui permet à l'intime de se fixer. Elle dénote du sens que certains éléments comportent aux yeux des habitants. Elle est l'antidote contre l'anonymat. Par exemple, l'izba présente de par sa décoration une certaine personnalisation (fig.22). En effet, les façades russes regorgent de sculptures en bois de motifs animaux ou floraux, et il arrive qu'elles donnent à voir les dates de construction de la maison ainsi que les initiales de ses habitants (Oliver, 1999, p.501).

Projeter du sens sur des objets ou des espaces, donner du sens aux choses, est une nécessité pour habiter. Nous créons des univers personnels, par l'assemblage d'objets sur lesquels se fixent notre identité, nos valeurs ainsi que notre mémoire. Et par l'attention que nous portons sur ces éléments de sens, ces objets nous rappellent rétroactivement notre identité, nos valeurs et notre mémoire. Ainsi nous pouvons assimiler la maison à un musée de souvenirs, lorsque celle-ci est peuplée d'objets sur lesquels s'est fixée notre mémoire, mémoire qui peut être à la fois intime ou collective.

Nous possédons des objets qui ont acquis un sens et dont la présence nous réconforte, ainsi nous développons un certain attachement à certains objets, qui dès lors acquièrent un caractère semi-sacré. L'attachement, voir la superstition envers un objet peut débuter avec un simple porte-clés accroché au sac à dos. De par le sens qu'on lui confère, ce petit porte-clés devra nous suivre au gré des voyages et une relation d'amitié se tissera entre l'objet et l'habitant. C'est parce que l'on projette une partie de son intime sur ces objets, que l'on habite ces objets, puis que ces objets nous habitent en retour. Nous ressentons dès lors des sentiments de l'ordre de l'affection, comme si l'objet s'était humanisé, et sa perte nous causerait du chagrin.

La mise en scène de ces objets leur confère un caractère sacré. Par exemple, une certaine disposition de ces objets sur une commode dénote d'un sens plus grand. Leur disposition peut être soit statique ou bien mis en mouvement. Leur utilisation périodique comme c'est le cas des ustensiles de cuisine ornementés en Russie tient de l'ordre du rituel, puisqu'il est la mise en mouvement d'objets de sens dans un lieu et un temps donné; c'est ce rituel qui confère du sens et entretient la mémoire de ce que veut dire pour ses habitants la préparation d'un repas. Nous pouvons effectuer des rituels et entretenir notre rapport au monde avec n'importe quel objet qui nous témoigne du sens.

En Chine, du temps des cultes chamaniques au IVe millénaire avant J.-C., certains objets comme des récipients ordinaires étaient considérés comme sacrés et faisaient l'objet de rituels domestiques (Qiao, 2016, p.183). Ces objets étaient nommés Li-Qi (*Li* comme "rituels" et *Qi* comme "vaisseau" ou "récipient") et donnaient la possibilité aux habitant d'entretenir une religion individuelle qui n'était pas dictée par les autorités. Ces rituels étaient principalement dédiés au culte des ancêtres. Il serait intéressant aujourd'hui d'imaginer un retour du rituel comme outil pour réengager nos valeurs et notre mémoire à l'échelle domestique.

Aujourd'hui, notre mémoire est en danger, tant elle dépend de la technologie et moins de notre habitat physique.
Que nous reste-t-il de notre culture, de nos souvenirs, lorsque l'on vit dans un logement qui n'offre pas la possibilité à notre mémoire de se fixer sur des éléments tangibles ? Il est commun d'utiliser des applications comme Instagram ou Facebook afin de mettre en scène les moments-clé de notre vie. Or, tous ces souvenirs sont mémorisés dans les ordinateurs des "data center" américains, lesquels nécessitent une grande quantité d'énergie pour fonctionner. Ils seraient donc vulnérables en cas de crise énergétique. Ainsi nous risquons un jour de perdre notre mémoire, c'est pourquoi il est temps d'offrir à l'habitat les armes pour la sauvegarder et la cultiver. Les rituels permettent par la répétition d'une action de sens dans le temps et l'espace de cultiver notre mémoire.

L'habitat nécessite de pouvoir évoluer dans le temps. Pour ses habitants, l'habitat doit être en mesure d'offrir l'espace à la fois physique et temporel du changement. Comme il est à l'image de ses habitants, l'habitat doit être en mesure d'évoluer au même rythme que ses habitants évoluent.

Dans une Habitation à Loyer Modéré par exemple, comme Salignon le déplore, les gens n'ont pas reçu l'espace physique ou symbolique pour projeter leur existence. Leur logement et non leur "Habitation" consiste en une "boîte à chaussure" dans laquelle il est difficile d'imaginer des projets. Les locataires sont contraints d'y vivre, faute de moyens financiers. A contrario, la Si He Yuan offre un monde capable de transformation et de personnalisation dans la mesure où le mobilier ainsi que les partitions ne sont pas fixes mais permettent leur disposition ponctuelle selon les besoins du moment. Ainsi, la pièce principale de la maisonnée peut être à un certain moment de la journée le lieu du rituel des anciens ou des divinités, puis à l'heure du repas peut se transformer en salle à manger par l'installation d'une table. L'ultime typologie qui accommode les besoins ponctuels de ses habitants est à trouver dans la culture japonaise ou coréenne. Parce que que les habitants occupent le sol et n'utilisent que du mobilier amovible, transportable et qui se range facilement, la position que va occuper le corps dans l'espace de la maisonnée peut être infinie.

A l'époque soviétique, les Russes habitaient davantage leurs maisons de campagne, leurs datchas, plutôt que leurs appartements en ville. C'est dans cet espace qu'il leur était possible de configurer à loisir la disposition du mobilier, de façonner leur chez-soi de manière bien plus libre que dans leurs étroits appartements (Lovell, 2003, p.229). Il est encore visible aujourd'hui cet amour qu'ont les Russes pour leurs datchas, lorsque l'on remarque le soin apporté aux décorations florales à divers endroits autour de la datcha.

Habiter consiste en un rapport actif au monde, à son monde.
L'habitat consiste en la création d'un monde par ses habitants. La création d'un "chez-soi" implique la projection du "soi" et nécessite de surcroît un rapport actif à l'espace. Les rituels participent par leur implication active dans le temps et l'espace à l'habiter.

L'habitat ne se limite pas à l'échelle domestique mais peut être défini comme tel pour tout espace dans lequel l'humain projette son existence, et l'on pourrait ajouter, cultive son existence. Il y a par exemple des lieux en dehors de la maison où l'on se sent "chez soi", par exemple dans certains bars ou boulangeries où l'on entretient certaines habitudes, certains rituels, où l'on habite. A une plus grande échelle, nous habitons la planète Terre dès lors que nous reconnaissons son existence en relation avec notre intime. Une des manières d'habiter la Terre consiste en sa culture, car elle est un moyen d'engager un processus actif entre l'intime de l'habitant et son environnement.

L'habitat requiert d'être cultivé. C'est par la possibilité de projeter notre existence dans le futur que nous habitons. La mise en place de rituels permet dans un rapport actif de mettre en mouvement nos valeurs, notre mémoire, notre identité grâce aux objets ou espaces de sens, en un temps précis et en un lieu précis.

Un monde implique une certaine autonomie. Afin de ne pas dépendre du monde extérieur mais d'entretenir des liens d'échange avec le dehors, le dedans doit être en mesure de faire preuve d'indépendance. Sébastien Marot complètera sa définition d'un monde par la suivante : "Par « y projeter l'entièreté de son existence », je veux dire qu'un monde est un territoire relativement autonome, qui pourrait au besoin se suffire, se tenir et se soutenir : un territoire viable, capable de satisfaire a minima, et si possible mieux encore, l'ensemble des « fonctions » essentielles (habiter, travailler, se recréer, mais aussi se nourrir, se retrouver, échanger, converser...) que la révolution industrielle a séparées, et que les urbanistes modernes se sont encore ingéniés à distinguer. » (Marot, 2017, p.101). Les notions de travail, de subsistance et d'échanges sont particulièrement intéressants dans la mesure où ils participent à la création d'une économie domestique.

1.2.2 L'autonomie de la maison

1.2.2.1 L'économie domestique ou la maison comme espace se suffisant à lui-même

Internet va changer la typologie de nos habitats. Dans notre typologie d'habitat contemporain, l'endroit où se situe le décodeur internet prend de plus en plus une place prépondérante dans la disposition des pièces, dans la mesure où chaque membre de la maisonnée a intérêt à trouver sa chambre le plus proche possible de ce dernier.
La typologie de la case Musgum qui consiste en l'arrangement concentrique des chambres autour d'une cour intérieure, est peut-être dans une déformation expérimentale, une typologie qui instaurait une équité d'accès au signal internet, si l'on imaginait celui-ci au centre de la cour.
En parallèle, chaque chambre est aujourd'hui constituée d'un lit, d'une armoire, et généralement d'un bureau, ce qui constitue en soi un espace d'intimité ainsi que la possibilité d'y introduire une économie domestique pour chacun des habitants grâce au bureau.

fig. 23 - Boutiques dans la Domus

fig. 24- Grange dans l'izba

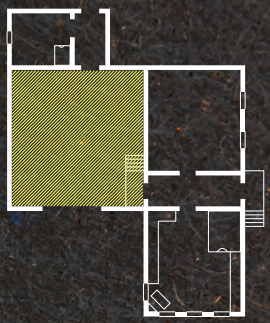


fig. 25 - Espace pour les domestiques

Internet a permis de décupler les opportunités de travailler depuis la maison. Grâce à internet, il est aujourd'hui possible d'élaborer certains projets personnels depuis la maison-même ou bien de travailler pour une entreprise en "home-working" ou télétravail. Chacun, peut, dès lors qu'il a une connexion à internet, donner des cours de langue via skype, une consultation en tant que psychologue, effectuer des travaux de logistique ou même créer son entreprise depuis la maison, pour ne citer que quelques exemples. Il est une tendance similaire de pouvoir travailler de n'importe quel endroit dans le monde, tant qu'il existe une connexion internet, ce que l'on appelle nomadisme digital.

Quand on ne pourra plus délocaliser.
Aujourd'hui, nos objets manufacturés sont pour la plupart acheminés depuis l'Asie, ce qui posera un problème à long terme en cas de crise énergétique. Quel serait l'impact d'un retour de la production des objets du quotidien dans notre paysage européen ? Un premier élément de réponse serait une augmentation de la pollution en Europe, que nous n'aurons plus le droit d'ignorer comme c'est le cas aujourd'hui. Nous ne pourrons plus polluer "par procuration". Il sera de mise de réinventer notre façon de produire.

Retour de l'artisanat dans les habitats.
Imaginez quel serait le potentiel d'un retour dans nos villes des usines, manufactures, ateliers et lieux de production de tailles variées. Les architectes et urbanistes devraient inventer de nouvelles typologies d'habiter et produire. Nous pourrions imaginer des programmes hybrides comme des écoles - fermes ou bien des magasins de téléphones qui fabriquent sur place leurs appareils, les réparent et les recyclent. Personnellement, j'y verrai l'opportunité d'un retour de l'artisanat. Les typologies d'habitat auraient dès lors intérêt à réintégrer l'espace pour un atelier d'artisan ou pour une économie domestique de toute sorte.

Dans la Si He Yuan, le cabinet du lettré jouait un rôle important en tant que pièce mis en retrait au sein de l'habitation et disposant de son propre jardin. Le lettré disposait de l'espace et du calme requis pour écrire, peindre, dessiner ou faire de la musique. En plus d'y trouver un lieu pour s'isoler, le lettré utilisait ce même espace pour inviter ses pairs. On peut dire qu'en plus d'être un isoloir, il s'avérait être un lieu de réunion (Gournay, 2016, p.240).

1.2.2.2 Le jardin en Russie : un exemple de résilience

Une crise n'est pas un élément isolé. Etant donné qu'elle subit l'effet d'une ou plusieurs crises, il est à craindre qu'une crise engendre d'autres crises par effet domino (Servigne, 2017, p.54). Notre santé économique, climatique, écologique, énergétique, démographique, agricole, dépend intimement l'une de l'autre. Or, avec la fragilité de nos systèmes actuels, intensifiée par la crise climatique et la destruction du vivant, il est à craindre dans un futur proche une crise alimentaire.

"La résilience passe par la diversité" (Servigne, 2017, p.127). Afin de se préparer à de potentielles crises, il serait intéressant de multiplier les expériences agricoles de tailles et d'acteurs différents. Cela passe par l'introduction dans nos typologies d'habitat la possibilité d'être transformable en micro-ferme. Le potager pourrait nous sauver la vie.

Le jardin, même s'il n'est pas cultivé, peut le devenir à tout moment. C'est une véritable bouée de sauvetage en cas de crise. Dans la Si He Yuan, ses jardin intérieurs pouvaient aisément s'adapter à la production horticole, ainsi qu'intégrer la présence d'animaux à des fins alimentaires. En plus de l'espace disponible dans la cour, il était possible d'aménager un certain nombre de pots de culture en bordure de cette dernière (Gournay, 2016, p.215).

L'expérience du lopin de terre individuel en Russie nous offre un mode de production alimentaire alternatif. Les Russes ont en effet développé une tradition de micro-agriculture à l'échelle de l'habitat qui leur a permis de s'alimenter notamment lors des crises alimentaires qui ont secoué le pays au XXe siècle. Les Russes sont ainsi connus pour être les maîtres absolus dans la culture potagère (Hayden, 2005, p.224). Bon nombre disposent d'une datcha, qui est la résidence secondaire complétée par un jardin potager (fig.27).

Le mot datcha дача tiendrait ses origines du verbe russe ***dat'*** дать qui signifie "donner". On peut penser que ce mot date de l'époque où le logement des serfs leur était donné, "donné" par le propriétaire de la ferme.

A la différence de l'izba, les datchas consistent en une typologie uniquement habitée en été par des habitants citadins et ne fait en aucun cas office d'habitat permanent comme c'est le cas de l'izba. C'est un peu la maison de

fig. 26 - Jardin à Shirkovo

fig. 27 - Datcha à Kostroma

fig. 28 - Izba à Shirkovo

vacances des Russes. C'est une typologie plus récente que celle de l'izba, qui est directement née de son lopin de terre dédié au jardinage ponctuel des *datchniki*, habitants des datchas, tandis que l'izba est l'habitat paysan traditionnel. La structure de la datcha est beaucoup plus légère que celle de l'izba, cette dernière étant construite en rondins de bois massifs. Sa taille n'excédait pas 25 mètres carrés jusqu'en 1988, lorsqu'une loi l'autorisera à être chauffées et augmenta la limite de la surface construite à 50 mètres carrés (Lovell, 2003, p.213). La taille du lopin de terre était à l'époque soviétique d'environ 600 mètres carré pour un terrain de 20 x 40 m.

Jusque dans les années cinquante, la production agricole était collective et il était interdit de construire le moindre cabanon près du lopin de terre (Lovell, 2003, p.207).

La deuxième guerre mondiale ainsi que la famine de 1946-47 obligea les Russes à trouver des solutions individuelles pour s'alimenter, ce qui les poussa à investir les lopins de terre et y faire pousser des légumes. En 1949, les cabanes à outils furent tolérées pour la première fois par le conseil de Moscou (Hayden, 2005, p.228-231). Cette loi ouvra la voie à la construction de maisonnettes de dimensions modestes mais dépassant plus ou moins les limites données et dans lesquelles certains *datchniki* commencèrent à y passer la nuit.

Après la chute du pouvoir communiste, au moment des "Crazy Nineties", le pays était à la limite du chaos et il était difficile d'obtenir son salaire ou de se procurer certaines denrées alimentaires. C'est à ce moment-là, en 1990, que les datchas alimentaient environ 30% des besoins alimentaires et 80% des légumineuses (Zask, 2017, p.88). En 1996, les deux tiers des habitants de Moscou pratiquaient l'agriculture urbaine (Zask, 2017, pp. 86-87).

Dans la Russie d'aujourd'hui où la pension d'Etat moyenne avoisine les 200 CHF, il est souvent nécessaire pour vivre de posséder un jardin potager.

Le quartier de Madame Zhdanuk et ses jardins potagers.
Observons un quartier villageois russe typique, au travers de l'exemple du jardin de Madame Zhdanuk et de ses voisins que j'ai eu la chance de revisiter l'été passé. La maison se situe dans le village de Stryigino, situé à 100 km à l'ouest de Moscou.

Lorsque l'on observe les maisons adjacentes à celle de Madame Zhdanuk, on s'aperçoit qu'il n'y a pas une seule propriété qui n'ait son jardin potager (fig.29). Tantôt accolés à la maison, tantôt situés à une certaine distance de cette dernière, il est une tendance générale d'essayer de cacher ce jardin horticole de la vue. Une première manière de faire est de l'isoler du reste du jardin en le compartimentant directement contre la maison. Une deuxième façon tient dans l'installation d'une ligne d'arbres fruitiers qui viennent se positionner comme un écran devant le jardin potager et permettent de le cacher visuellement depuis la maison. C'est le cas du jardin potager de Madame Zhdanuk ainsi que pour la maison mitoyenne à sa gauche.

Si l'on observe la propriété située à droite sur la photographie, on remarque que le jardin dispose d'une superficie environ deux fois plus petite que celle des voisins, d'où la probable fragilité financière de ses habitants. Pour subvenir à ses besoins alimentaires, la famille n'a pas eu d'autre choix que d'optimiser sa production alimentaire en dédiant la totalité de son jardin à l'horticulture.

Le jardin est donc en Russie capable de transformations selon les besoins alimentaires de ses habitants. Il faut savoir qu'il y a une vingtaine d'années, le jardin de Madame Zhdanuk était entièrement dédié à la culture de pommes de terre. Aujourd'hui, c'est un délicieux jardin paysager composé de fleurs pour la partie située devant la maison, d'un verger ainsi que d'une forêt (fig.30). Une partie du jardin est toutefois dédiée à l'horticulture (fig.31).

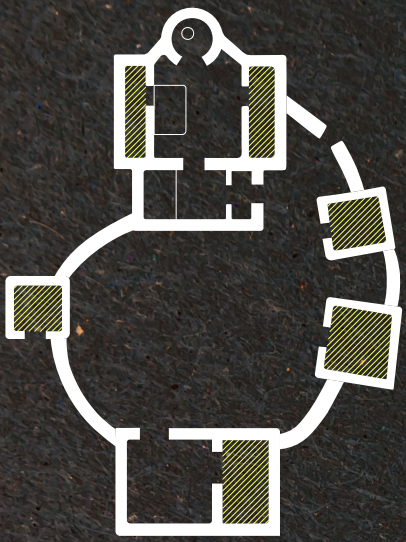
Tout le monde auto-suffisant ! Il est tentant de faire le parallèle entre la culture russe des jardins potagers et le vieux rêve de Leberecht Migge qui était de rendre chaque habitat auto-suffisant. Dans sa publication intitulée "Jedermann Selbstversorger" (chaque habitant auto-suffisant), datant d'il y a un siècle, l'architecte-jardinier Migge nous explique l'importance pour le bien-être physique et moral des habitants de toutes les classes sociales de posséder un jardin accolé à l'habitation, capable d'offrir une alternative au système alimentaire général. La création de ce monde en soi implique que chaque habitation dispose d'un jardin aux fonctions sociales, dans lequel l'on puisse jouer, faire du sport, se détendre mais aussi cultiver des légumineuses ainsi que des fleurs (Gadient, von Schwerin et Orga, 2019, p.18). Il est intéressant de remarquer que ce sont des fonctions similaires que nous propose le jardin de Madame Zhdanuk. Nous nous y pencherons de plus près au prochain chapitre.
Finalement, l'intérêt d'avoir un habitat fonctionnant comme un monde en soi, c'est la quasi-autarcie qu'il permet grâce au potager et à la myriade d'activités qu'il propose.

fig. 29 - Jardins potagers à Stryigino

fig. 30 - Habitat de Madame Zhdanuk

fig. 31 - Potager de Madame Zhdanuk

fig. 32 - Stockage des denrées alimentaires chez les Dogon



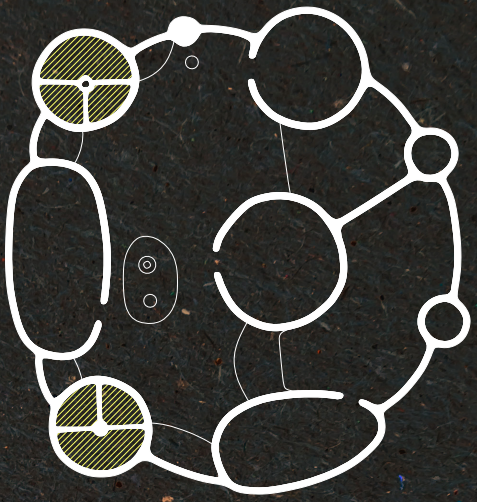


fig. 33 - Greniers de l'homme et de la femme Batammariba

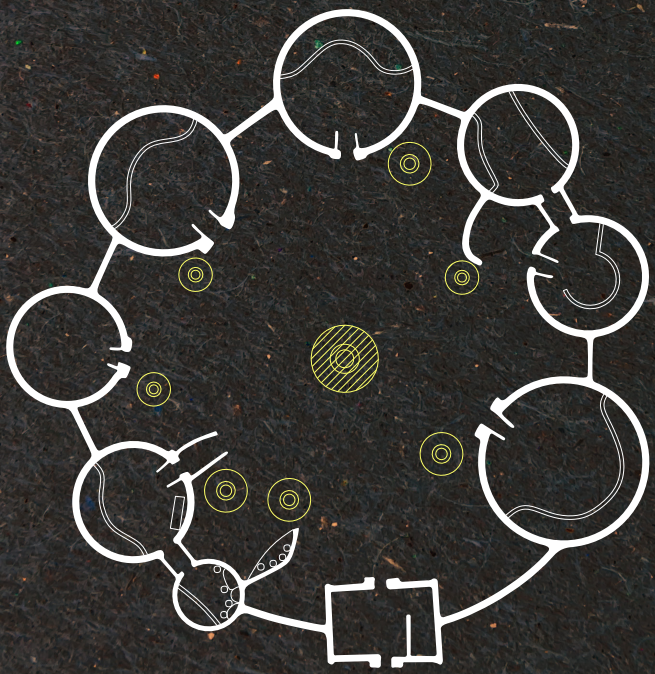


fig. 34 - Grenier de l'homme au centre de l'habitat Musgum

1.2.2.3 Quelques éléments-clé à reconsidérer dans nos typologies d'habitat

Qui dit jardin horticole dit importance retrouvée des typologies d'habitat incluant celliers ou greniers, cuisine et enfin foyer. Si une production alimentaire a lieu dans le jardin, les fruits de cette récolte doivent trouver refuge dans un lieu hermétique afin d'en permettre la jouissance future. C'est ce qu'offrait le cellier ou le garde-manger situé non loin de la cuisine, il y a encore quelques années en Suisse ou en France.
Le cellier a disparu de nos typologies d'habitat, car au fur et à mesure que nos supermarchés et leurs produits surgelés ont remplacé les marchés locaux, le frigidaire a remplacé le grenier. Aujourd'hui, le frigidaire est l'objet qui consomme le plus d'énergie dans notre maison, d'où l'intérêt d'imaginer la réintroduction du grenier dans nos typologies d'habitat futurs.
Madame Zhdanuk, pour sa part, dispose d'une trappe située sous son plancher qui lui permet d'accéder à une petite cave au sein de laquelle sont entreposées toutes sortes de bocaux de légumes ou confitures mis en sécurité en prévision de l'hiver. Parce qu'elle est creusée dans le sol, cette cave permet de stocker les denrées alimentaires sous une température naturellement fraîche en été et tempérée en hiver.

Certaines sociétés avaient tendance à sacraliser ce grenier. Dans la mesure où la nourriture n'était pas un objet de consommation mais un cadeau du ciel du fait de sa rareté, la nourriture était objet de vénération (Rudofsky, 1964). C'est le cas de l'habitat Musgum qui plaçait le grenier de l'homme au centre de la cour intérieur, légèrement surélevé par rapport au sol comme pour affirmer son importance (fig.34).

A l'heure où des applications comme uber-eats ou deliveroo tentent de rendre notre vie plus confortable, nous pouvons nous demander si elles ne mettent pas en péril la présence même de la cuisine dans nos typologies d'habitat. Ces applications offrent l'avantage d'un repas déjà confectionné en amont et livré chez vous où sur votre lieu de travail. Il est intéressant de voir à quel point des applications similaires en Chine sont en train de révolutionner notre relation vis-à-vis de l'alimentation.

Si une confection domestique des plats disparaît, nous oublions l'origine de ce que constitue notre nourriture. Or la nourriture est ce qui nous connecte au monde, dans la mesure où elle est née de la terre voire de notre propre lopin de terre. L'intérêt dans l'élaboration d'un monde domestique qui prenne en compte jardin et grenier est la traçabilité de la nourriture que nous mangeons et donc une connexion intensifiée avec l'environnement. Encore faut-il disposer d'un lieu privilégié pour élaborer un repas, ce en quoi constitue la cuisine.

Le repas est avant tout un moment de partage. Il est traditionnellement dans notre culture occidentale comme en France mais aussi en Chine, un rituel où les membres de la maisonnée sont appelés à passer un moment ensemble en communion avec la nourriture. La manière la plus directe de profiter de ce moment convivial serait d'associer lieu de production et lieu de partage. Or dans nos typologies actuelles, la salle à manger se différencie de la cuisine dans la mesure où l'on sépare confection et repas.

La cuisine pourra devenir dans le futur le lieu central de la maison, en contrepied de cette tendance "uber-eats".

Le feu symbolisait notre connexion avec le monde.
Chez les Navajo, le foyer se trouve au centre de l'habitat et symbolise le centre du monde ou le nadir qui est cet axe vertical qui connecte la maison au centre de la Terre, en opposition verticale avec le zénith qui nous connecte au ciel. (Oliver, 1987, pp. 155-156)

Nous pourrions mettre en parallèle cette connexion verticale tournée vers le centre de la Terre avec une autre connexion verticale, tournée cette fois vers le ciel dans le cas de l'habitat gnomon des Batammariba. Or, il est intéressant de remarquer que la maison Somba possède à la fois un foyer qui symbolise le nadir et donc la connexion avec le centre de la Terre, en même temps qu'une connexion avec le centre de l'univers qu'est donné à voir au zénith. Ce double mouvement est intéressant car il offre une certaine complémentarité par la présence du feu et d'un habitat comme outil de mesure du temps. Si nous allions plus loin, nous pourrions dire que l'habitat gnomon attend patiemment la connexion grâce à un temps donné par les cycles du soleil tandis que le foyer est cette connexion volontairement engagée par l'habitant grâce à sa mise en place. Le zénith a lieu pendant la journée tandis que le foyer agit principalement la nuit.

fig. 35 - Cuisine circulaire Dogon

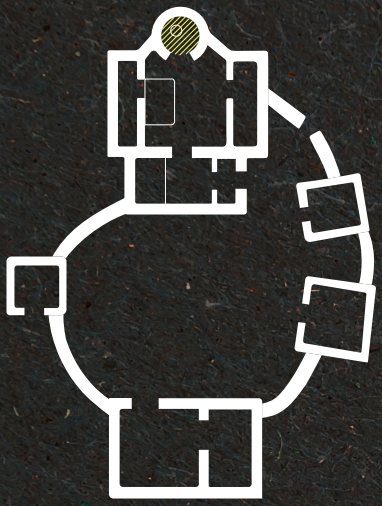
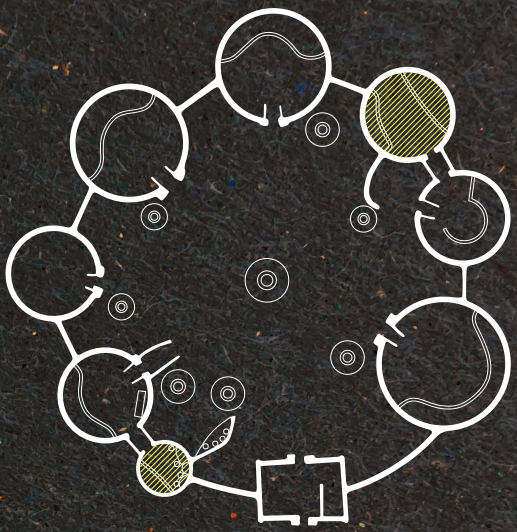


fig. 36 - Possibles cuisines Musgum



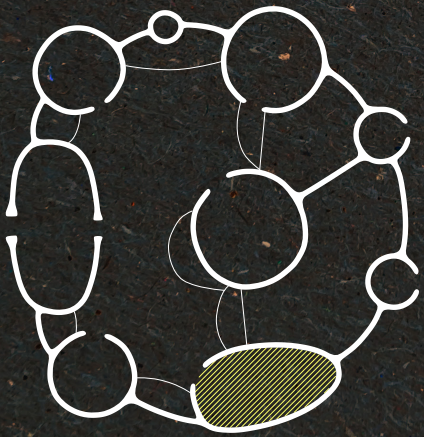


fig. 37 - Cuisine chez les Batammariba

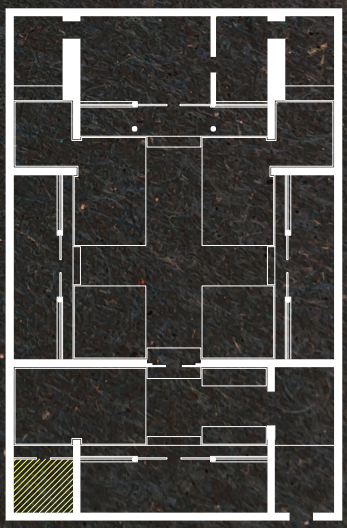


fig. 38 - Cuisine dans la Si He Yuan

fig. 39 - Cuisine américaine en Suisse

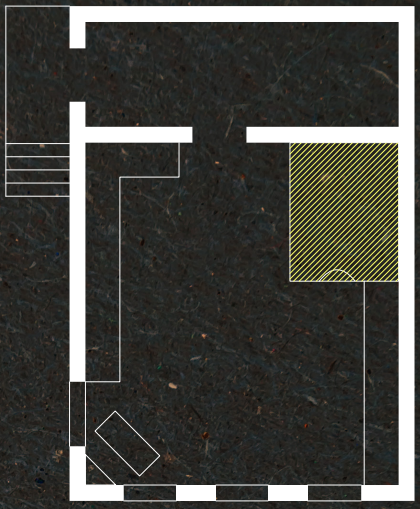


fig. 40 - ***Pech'***, ou le poêle dans l'izba

Le four pourrait redevenir l'élément central. Si dans l'avenir une décroissance a lieu, le retour du bois pour cuisiner s'avérera plus que jamais nécessaire avec si possible une optimisation dans le traitement des fumées émanantes de la combustion.
Dans l'izba, le four en argile appelé *pech'* est l'élément central de la maisonnée (Hilton, 1997, p.502). Situé dans l'un des coins à l'entrée de la pièce principale, il sert à la fois de chauffage pour cette chambre (que l'on nomme ainsi izba dans la mesure où elle est chauffée) ainsi qu'il offre un enfoncement pour garder les plats au chaud de la cuisine directement attenante. C'est autour de cet élément que l'organisation de l'izba s'articule : la chambre à coucher et la cuisine profitent de cette proximité avec le four (fig.40).

Le foyer servirait en même temps à se chauffer et à cuisiner : c'est pourquoi la cuisine pourrait devenir le noyau de la maison de demain en offrant une fonction supplémentaire de connexion avec le monde, qui est de l'ordre symbolique.

2 Maison et jardin comme ENTRE-DEUX MONDES

Comment la maison et son jardin se complètent mutuellement dans l'articulation des mondes ?

2.1 DELIMITATION ou différenciation : l'enclos

Imaginer la maison comme un microcosme, créer un monde, c'est avant tout délimiter ce monde afin de le faire exister.

L'enclos sert à créer des limites entre les mondes tout en affirmant la présence de ces mondes. Il sert à la fois à créer un monde distinct qu'est l'habitat, tout en négociant son rapport au monde en faisant office d' "entre-deux mondes". La frontière permet la mise en présence de quelque chose.

L'enclos sert à se faire une place dans le monde grâce à une délimitation spatiale.
Dans l'architecture chinoise, plus que d'un toit, c'est de par ses limites que la maison existe. L'enclos définit l'appropriation que se fait l'habitat de son territoire (Gournay, 2016, p.158). Les maisons à cour habitent les limites dans le but de définir une place dans le territoire (Qiao, 2016, p.182).

L'enclos permet de définir une unité spatiale dont on contrôle les rapports avec l'extérieur.
En Chine, créer le microcosme qu'est la maison revient à créer un espace délimité dont on peut contrôler les échanges avec l'extérieur. Selon les principes du Feng Shui, la maison subit les influences énergétiques du monde extérieur et lui renvoie son influence d'où la nécessité d'en faire une unité spatiale enclose (Gournay, 2016, pp. 122-123) afin de maîtriser les aller-retours de l'énergie vitale *Qi*. Le but étant d'optimiser l'environnement énergétique à l'intérieur de ce microcosme. A partir du moment où l'habitat est synonyme d'enclos, le seuil ou l'articulation entre l'intérieur et l'extérieur devient l'élément d'attention prioritaire. Nous verrons son importance en détail dans le prochain chapitre. En permaculture, la création d'un micro-climat passe par le soin donné à en définir ses limites afin d'en contrôler les échanges. En agriculture, le bocage est une méthode introduisant des haies entre les champs. Outre la protection du vent, ces limites permettent par exemple une meilleure rétention de l'eau, ce qui permet de lutter contre l'érosion, et préserver ainsi la couche superficielle fertile du sol : que l'on appelle humus.

Le jardin signifie clôture. Le jardin, du francique gard qui signifie “clôture” (Françoise Dubost, Brunon, 1999, p. 18) nous rappelle que dans l’imaginaire occidental, le jardin est avant tout un espace clos. Le jardin d’abondance que l’on nomme paradis tient de la délimitation de l’espace donc n’existe que de par ses limites. Ses origines linguistiques sont à retrouver dans les mots ***pairi*** et ***daeza*** : ***pairi*** qui signifie “autour de” et ***daeza*** pour “enclos” ou “enceinte” (Aureli, 2016, p.15). Ce jardin d’abondance est entouré de murailles qui font office de protection de cet espace fini. La finitude du jardin invite donc à être protégé au moyen des limites que sont la clôture.

L’abbé Marc Antoine Laugier définit l’origine de l’architecture comme la nécessité de disposer d’un abri.
Dans son ***Essai sur l’architecture*** paru en 1755, Laugier explique que le besoin fondamental auquel répond l’architecture est de protéger l’homme de la nature sauvage dont le modèle est la “hutte primitive”. Les trois éléments principaux sont : la colonne, la poutre, et le toit à double pan. Or, on peut dire que la maison ne se résume pas à un abri, ceci est une vision incomplète de l’habitat. Habiter, ce n’est pas uniquement protéger. Dans la proposition de Laugier, l’importance est donnée au toit et non aux limites physiques de l’habitation, qui sont laissées libres de passage. Laugier nous propose un logement et non un habitat. En effet, le mot “logement” a des origines germaniques et désignait “les huttes de branchages construites par les soldats d’une armée en campagne” (Salignon, 2010, p.13), il tient uniquement de l’abri. Plus qu’un abri, l’humain a besoin d’un havre de paix que permet une relation structurée à son environnement (Harrison, 2007, p.65). Structurer son rapport à son environnement, passe par la mise en place de limites.

Gottfried Semper nous propose une théorie radicalement différente de celle de Laugier dans la mesure où il introduit la notion de la délimitation de l’espace ou principe de “revêtement”.
Semper, dans son ouvrage ***Du style et de l’architecture*** (1834-1869), distingue quatre éléments fondamentaux de l’architecture que sont : le foyer, le toit, la cloison, et la terrasse. Ces éléments sont illustrés par le modèle de la “hutte des caraïbes”, que Semper a pu découvrir à l’occasion de l’exposition universelle de 1851.

fig. 41 - Enclos entourant plusieurs izbas à Shirkovo

fig. 42 - Izba dans l'écomusée deTorzhok

Le foyer comme élément central sacré et moral (Vladova, 2008) confirme cette importance d'une connexion avec le monde que nous avons affirmé au chapitre précédent. La terrasse ou l'assise de l'habitat est fondamentale dans la mesure où elle crée une relation entre la maison et son sol, son contexte. Cette assise met en exergue un lieu où l'on demeure, c'est donc un habitat et pas seulement un logement. L'importance du toit est en accord avec la théorie de Laugier qui est d'abriter mais est ajouté à celui-ci un élément primordial : la cloison.
La cloison est un élément fondamental dans la mesure où elle définit une limite entre l'intérieur et l'extérieur, et de ce fait donne une certaine place à l'habitat au sein du monde. Habiter, nous dit Heidegger, c'est ériger des emplacements : "Seuls ces emplacements délimités par des frontières créent des espaces qu'il nous est possible d'habiter" (Heidegger, 1971, p.155). L'accent n'est pas mis comme pour Laugier sur la fonction d'abri grâce au toit mais sur la création d'emplacements au moyen de la cloison. On pourrait dire que l'architecture, c'est d'abord créer des espaces en les délimitant.

La clôture est pour le jardin ce que la cloison est pour l'architecture. Leberecht Migge avait bien compris que la haie, dans l'art des jardins, était de première importance comme la cloison l'est pour l'architecture, donné dans ***Du style et de l'architecture*** de Semper (Haney, 2010, p.19). Il ira jusqu'à faire un parallèle entre le tressage textile exprimé dans le revêtement architectural de Semper et le tressage offert par la clôture du jardin. Haie et clôture présentent la même fonction : définir des emplacements à habiter.

Outre les fonctions de l'enclos communes à la maison et à son jardin, l'enclos peut symboliser des fonctions religieuses. La clôture, dans la mesure où elle sépare deux mondes, invite à une ritualisation de son passage (Philippe Nys, Brunon, 1999, p.260). En Grèce, le temple (***temenos***) tient son origine du mot ***temno*** qui signifie "couper du reste". Ainsi de par ses limites, le temple est un lieu "à part", il est un espace sacré et digne d'un respect absolu. (Aureli, 2016, p.16). La clôture marque dans ce cas la frontière entre un espace sacré et profane.

2.1.1 L'habitat ou le jardin comme limite

Nous voici en présence de deux typologies qui marquent une interdépendance entre jardin et habitat (fig.43 et fig.44), chacune présentant certaines qualités que nous allons étudier.

2.1.1.1 L'habitat comme limite : maison à cour (fig.43)

Cette première typologie est davantage adaptée à un contexte urbain.
Même si cette typologie n'est pas uniquement réservée à la ville - la maison coréenne ou Hanok existe aussi à la campagne - la densité invite à habiter les limites. La Si He Yuan (Pékin par exemple) et la Domus (Pompéi) en sont les belligérantes. La pression foncière exercée en ville invite à habiter les petits espaces et à les délimiter clairement en habitant ses limites.
C'est la raison pour laquelle cette typologie sera potentiellement favorisée dans le cas d'un projet d'architecture qui s'insère dans un environnement dense et urbain, comme c'est notre cas dans le cadre de ce PDM. En effet, l'idée est de penser des habitats sociaux dans le tissu urbain moscovite.

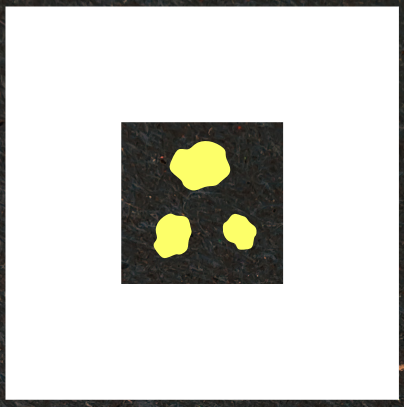
Dans le cas d'une typologie à cour centrale, la maison habite les limites et sert de protection au jardin. La typologie de l'habitat à cour propose de placer l'habitation en tant que limites du jardin, c'est à dire en tant qu'espace intermédiaire entre l'espace de la ville, bruyant et chaotique et l'espace du calme absolu, le jardin. Par la présence de limites poreuses avec l'extérieur bruyant, le contraste avec ce jardin de paix est d'autant plus saisissant, à condition que l'on y insère un jardin au cœur de cette cour intérieure.

On peut parler d'architecture des écotones. On appelle écotone une zone de transition écologique entre deux écosystèmes. L'habitat fait effet de seuil entre l'extérieur et l'intérieur lorsqu'il habite les limites.

C'est donc une typologie introvertie, dans laquelle les ouvertures donnent sur l'intérieur de la maison. C'est encore le cas des microcosmes que sont la Si He Yuan et la Domus. Cette manière de disposer les fenêtres vers le coeur de la maison confère un calme apprécié en ville.

Elle est introvertie, en même temps qu'elle ouvre une connexion avec l'extérieur. La connexion principale avec l'extérieur est réalisée par sa cour intérieure, qui lui procure une fenêtre sur le ciel, par laquelle l'air et la lumière sont invités à circuler (Nasser, 2010).

fig. 43 - La maison comme limite



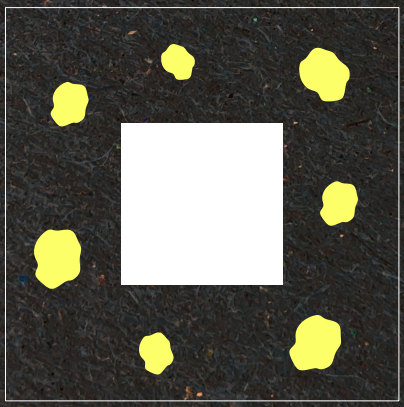


fig. 44 - Le jardin comme limite

L'habitat à cour participe au confort thermique de ses habitants.
La maison à cour permet à la lumière naturelle de pénétrer l'intégralité de la maison tout en préservant son intimité. Elle permet de plus une aération intensifiée grâce aux ouvertures qu'elle intègre au coeur de la maisonnée. Si le climat nécessite un rafraichissement, l'on peut simplement intégrer davantage de plantes ou même des bassins d'eau qui alors créeront un micro climat de plus en plus utile dans nos villes. Tous ces dispositifs sont de type ""passif" donc ne requièrent aucune énergie électrique pour fonctionner.

La cour intérieure pourrait intégrer une toiture en verre afin de permettre une culture de légumineuses pendant toute l'année. Cet espace "tampon" agirait à la manière d'une serre et bénéficierait de la chaleur de l'intérieur de la maison en même temps qu'il isolerait cette dernière.

Cette cour intérieure pourrait créer un micro-climat favorable à la permaculture.
La permaculture est une méthode de micro culture, développée en 1974 par Bill Mollison et David Holmgren, qui cherche à créer des écosystèmes permanents (d'où son nom) à partir de l'observation fine de la nature. Ce type de culture met l'accent sur la création de micro-climats, (à la manière du Feng Shui) en veillant par exemple à éviter des vents trop importants. C'est la raison pour laquelle cette forme de culture trouverait en la maison à cour un terrain idéal.

Le jardin étant l'espace central, naissent des potentiels spirituels.
Du fait que l'habitat entoure le jardin, et lui confère une place centrale, celui-ci est dès lors mis en valeur : "c'est là, dans le patio, dans le jardin intérieur, que l'accueil du « cosmos » et du sacré donne la dimension symbolique de l'habiter dans la ville" (Salignon, 2010, p.106).
Au Rajasthan, il est une tradition de placer un plant de basilique (*tulsi*) sacré au centre de la cour intérieure. Cet espace central dans la maison est considéré comme le plus important, car dédié à Brahma, Créateur Suprême, et il est coutume d'effectuer chaque jour des rituels et de vénérer ce plant de basilique (Vibhuti, Chakrabarti, Oliver, 1999, p.568).
Le jardin pour la contemplation est une option intéressante pour ce jardin intérieur dans la mesure où il se fait objet du regard. Il peut donc être scruté à loisir depuis une multitude de points de vue étant donné que ses prises de vue sont disposées sur l'entièreté de son périmètre.

La cour intérieure pourrait tenter d'intégrer un jardin à la fois horticole et contemplatif. Or il est un jardin aujourd'hui qui présente ces deux fonctions, c'est le cas par exemple du jardin permaculturel. En effet, la permaculture se traduit aujourd'hui comme un art pratique à la fois agricole et spatial : on retrouve dans la recherche de formes parfois symboliques des tentatives de favoriser certaines conditions climatiques propices à la culture de certaines espèces. Ce lien entre culture et ornement me semble prometteur.

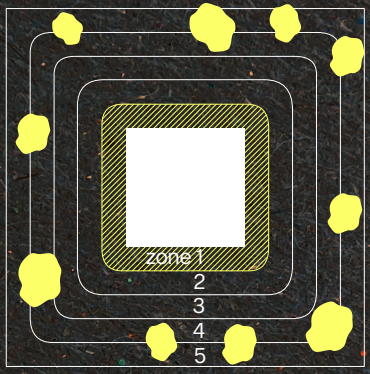
2.1.1.2 Le jardin comme limite : jardin en périphérie (fig.44)

Dans une typologie avec la maison au centre, le jardin habite les limites. La maison est située au centre de jardin. Ce dernier peut endosser la fonction d'entre-deux, de seuil que l'on verra dans un instant.

C'est une typologie davantage adaptée au contexte rural et à la fonction agricole. Le jardin étant extensible contrairement à la maison, cette typologie peut offrir davantage d'espace que celle qui propose l'habitat comme limite, d'où l'intérêt qu'elle suscite à la campagne. C'est le cas de l'izba ou de la datcha en Russie, dont les jardins présentent un potentiel horticole. Tandis que l'habitat à cour se traduit historiquement par un jardin d'ornement comme c'est le cas de la Domus ou de la Si He Yuan, l'habitat avec jardin en périphérie tendra davantage vers la ferme.

Cette typologie pourrait intégrer le concept des zones permaculturelles.
En permaculture et selon Patrick Whitefield, l'habitat au centre et son jardin en périphérie sont disposés selon une hiérarchie fonctionnelle qui comporte 5 zones : de l'espace nécessitant le plus de soins (zone 1), le plus proche de la maison, à celui laissé libre de toute culture (zone 5), le plus éloigné (Marot, 2019, p.179). Ces 5 zones sont les suivantes (à commencer par la maison nommée zone 0) : zone 1 le jardin horticole, zone 2 le verger, zone 3 les cultures de taille importantes, zone 4 la forêt cultivée, et enfin zone 5 l'espace de "nature sauvage" que l'habitant laisse dépourvu de toute action (fig.45). La zone 5 aurait donc le potentiel d'agir comme un écotone et donc en plus de préserver la biodiversité, articulerait les mondes à la manière du seuil.

fig. 45 - Les zones permaculturelles dans le jardin



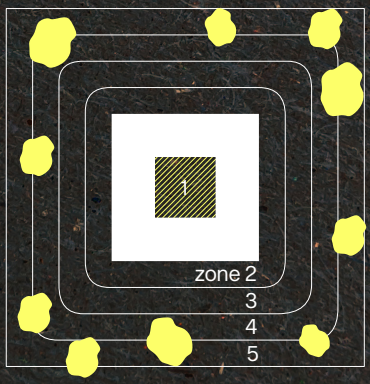


fig. 46 - Une typologie à la fois extravertie et introvertie en intégrant l'hortus en son coeur

2.1.2 Habitat et jardin se confondent

Quel habitat pour un permaculteur ? Si l'on assemble la logique des zones permaculturelles présentes dans la typologie du jardin en périphérie (fig.45) avec celle de la maison à cour dans laquelle le jardin horticole bénéficie d'un micro climat (fig.43), nous obtiendrions une typologie hybride, à la fois introvertie et extravertie, dans laquelle la zone 1 se verrait transférée de l'espace adjacent à la maison en son coeur (fig.46). On multiplierait ainsi le nombre de seuils et l'espace horticole au centre de la maison présenterait le potentiel de devenir un espace quasi-sacré et donc respecté.

Le jardin, qu'il soit introverti ou extraverti, peut se faire extension de la maison et donc partie intégrante de l'habitat.

Le jardin romain cherche à effacer les limites entre le jardin et la maison. On assiste à un double mouvement : d'une part le jardin se fait extension de la maison en même temps qu'il tente de l'envahir.

Le jardin romain en tant qu'extension de la maison, offre par son péristyle une pièce supplémentaire, sorte de « pièce verte » (Grimal, 1984, p.202) qui nous rappelle les expériences des Modernes au début du XXe siècle. Il était en effet commun à Pompéi d'installer dans son jardin des salles à manger d'extérieur que l'on nommait *triclinia aestiva* (Grimal, 1984, pp. 261-262).

Chez les Romains, la pénétration du jardin dans la maison pouvait être réalisée grâce à la colonnade qui bordait le péristyle (fig.47). Grâce à cet espace intermédiaire entre la colonnade et le mur de la maison, le jardin y trouvait un espace de dialogue à la fois du dehors et du dedans au travers duquel était renforcée sa présence.

L'introduction du jardin dans la maison pouvait être manifesté symboliquement par l'ornementation. Les pièces pouvaient être ornées de peintures murales qui donnaient l'illusion d'être au coeur d'un jardin. (Grimal, 1984, p.244).

Nous pouvons dire que le jardin romain était morcelé au sein de la maison (Grimal, 1984, p.248). Il existait d'une part par le péristyle qui le met physiquement en scène et dont il essayait de s'extirper, mais aussi par l'ajout de jardinières dans l'atrium, enfin par l'ornementation sur les murs de la maison.

fig. 47 - Place du jardin dans la Domus

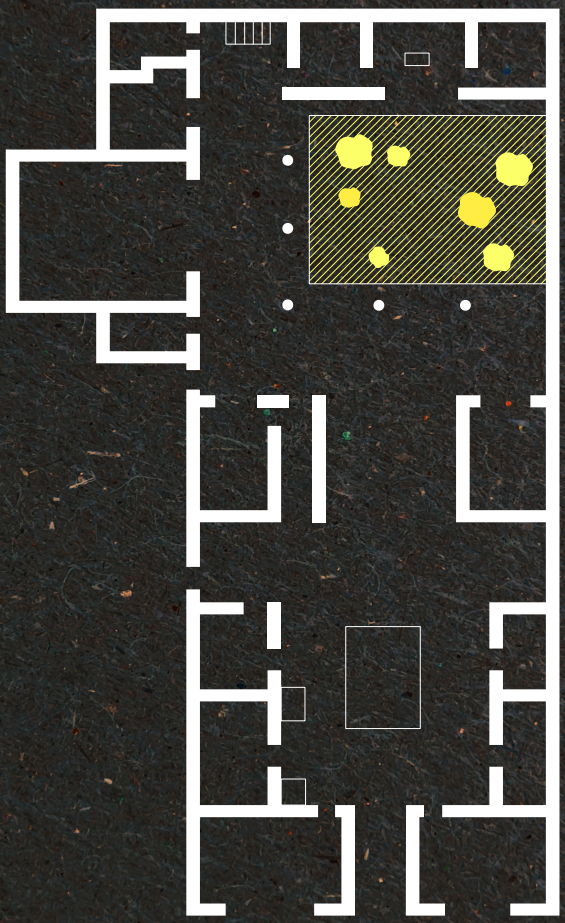
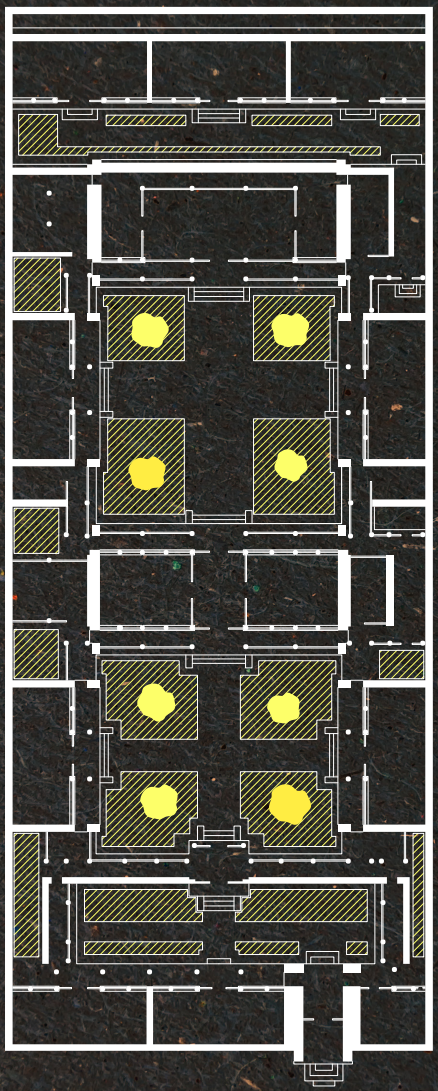


fig. 48 - Place du jardin dans la Si He Yuan



Même logique dans la maison chinoise, le jardin était non pas regroupé en un seul emplacement mais était davantage morcelé au sein de l'habitation (fig.48). Celui-ci occupait une superficie égale à celle de la maison (Firley et Stahl, 2011).

La Si He Yuan cherche à atténuer les limites entre intérieur et extérieur. Comme pour le péristyle, la cour intérieure de la Si He Yuan était bordée d'une colonnade qui "formait une transition naturelle de l'arbre à la pierre ou à la brique des pavillons" (Grimal, 1974, pp. 109-111). Le déploiement de vérandas, galeries couvertes, de pavillons ou de kiosques lieront l'architecture du logis avec son jardin (Gournay, 2016, pp.101-102) comprenant un jeu entre la symétrie sinueuse du jardin et l'orthogonalité du bâti, chers aux principes Yin et Yang.

fig. 49 - Hutong un soir d'été (rue pékinoise)

fig. 50 - Jardin paysager

fig. 51 - Verger

fig. 52 - Jardin horticole

fig. 53- Jardin forestier

Le jardin de Madame Zhdanuk est structuré en différentes zones comme la maison est divisée en différentes pièces.
Il y a tout d'abord une première zone devant la maison qui est la partie paysagère du jardin, composée de fleurs et d'herbes hautes, c'est ce qu'on pourrait appeler un jardin ornemental (fig.50). D'une part adjacent à la maison, d'autre part situé entre le jardin horticole et celui ornemental, voici le verger (fig.51). Une troisième zone située en retrait de l'habitation correspond au jardin horticole (fig.52). Enfin, dans une dernière partie du jardin dédiée à la nature non cultivée, on retrouve de grands arbres dont les graines ont été portées par le vent depuis la forêt environnante (fig.53).

Le jardin de Madame Zhdanuk n'est pas sans rappeler la logique que Leberecht Migge appliquait dans son jardin qu'il nommait "jardin architectonique". Ce jardin était divisé en différentes zones afin de créer différentes pièces à vivre (Haney, 2010, pp. 4-5) comme l'on diviserait l'intérieur de la maisonnée en différentes chambres. Le jardin devenait en quelque sorte une extension de la maison par l'ajout des pièces supplémentaires en extérieur. Lors d'une compétition à laquelle Migge participa en 1907, il imagina la configuration d'une maison en relation avec son jardin, qu'il appellera "O Tannenbaum.". Dans sa proposition, le jardin ornemental est situé en face de la maisonnée, comme chez Madame Zhdanuk, composé d'une pelouse ainsi que de bancs de fleurs de part et d'autre d'une promenade axiale, et fait figure d'une extension du salon dans lequel la famille peut s'adonner à des activités récréatives liées aux sports d'extérieur (fig.54). Dans une seconde partie du jardin est concentrée la partie productive du jardin, soit la partie horticole (fig.56) ainsi que le verger (fig.55).

fig. 54 - Jardin ornemental dans la proposition de Migge

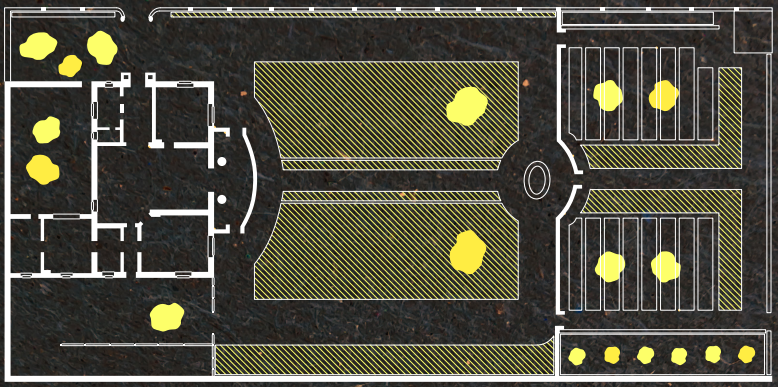


fig. 55 - Verger

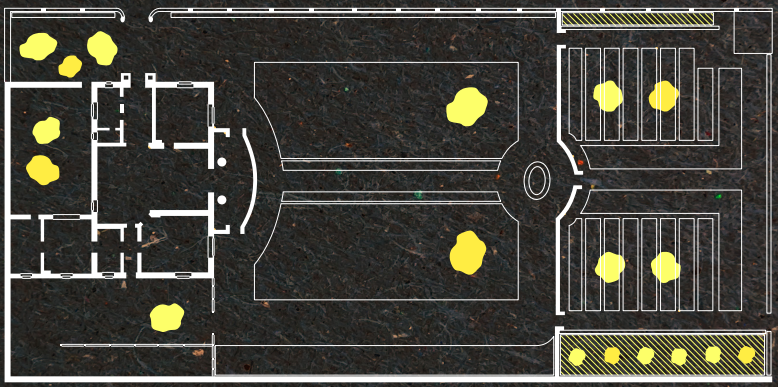


fig. 56 - Jardin utilitaire

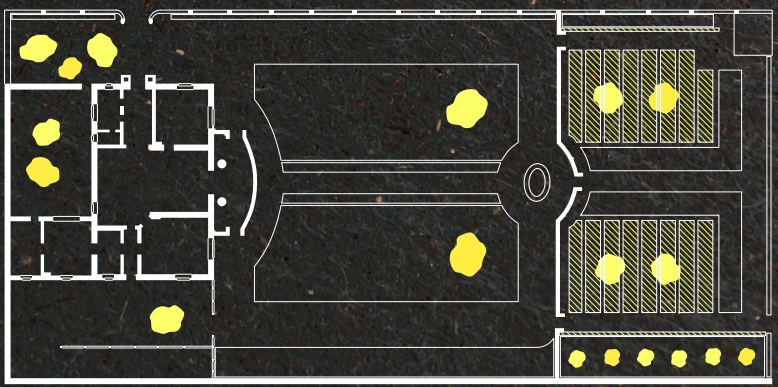


fig. 57 - Verger et balançoire cohabitent dans le jardin

fig. 58 - Aire de jeux au coeur du verger

fig. 59 - Salle à manger estivale dans la partie forestière du jardin

Il est intéressant de noter que chez Madame Zhdanuk et chez Migge dans sa proposition “O Tannenbaum.”, le jardin productif est situé à l’arrière du jardin. Tantôt caché par une ligne d’arbres fruitiers chez Madame Zhdanuk, tantôt isolé par un muret dans la proposition de Leberecht Migge, nos deux protagonistes ont décidé de différencier les fonctions productives de celles relevant de l’esthétique et du loisir.

Madame Zhdanuk propose des lieux avec des fonctions hybrides. On remarque la présence d’une balançoire au milieu du verger (fig. 57), ou bien d’un autre élément de jeu dans cette même partie du jardin (fig.58). Il peut se faire par ailleurs extension de la maison dans un but social : Madame Zhdanuk y a aménagé différents lieux de rencontre comme par exemple cet espace de convivialité dans lequel ont été installées une table ainsi que des chaises (fig.59). Cet espace entouré d’arbres représente une extension saisonnière de la salle à manger de la maison et se trouve ainsi être le lieu privilégié pour la réunion des membres de la famille.

La géométrie générale de la maison de Madame Zhdanuk et de son jardin présente des similarités dans l’articulation tectonique avec celui de Migge.

Migge, dans son jardin architectonique, réussit à articuler la typologie de la maison avec celle du jardin au moyen de l’axe “salle à manger - promenade centrale - jardin”.
Dans la proposition de Migge, la salle à manger se situe dans l’axe principal en face du jardin, avec une terrasse qui joue le rôle de seuil (Haney, 2010, p.29). Ces deux éléments étaient positionnés dans l’axe principale et formaient avec le chemin une enfilade : salle à manger - terrasse - promenade axiale - pivot (bassin) - jardin (fig.60). Chez Madame Zhdanuk, nous sommes témoins d’un procédé similaire grâce à l’enfilade : salle à manger - terrasse - promenade axiale - pivot (bosquet) - jardin (fig.61). Ces procédés étaient pour Migge le moyen d’ordonner, de donner une certaine structure au jardin, et ainsi mettre en valeur son squelette (Haney, 2010, pp. 24-25).

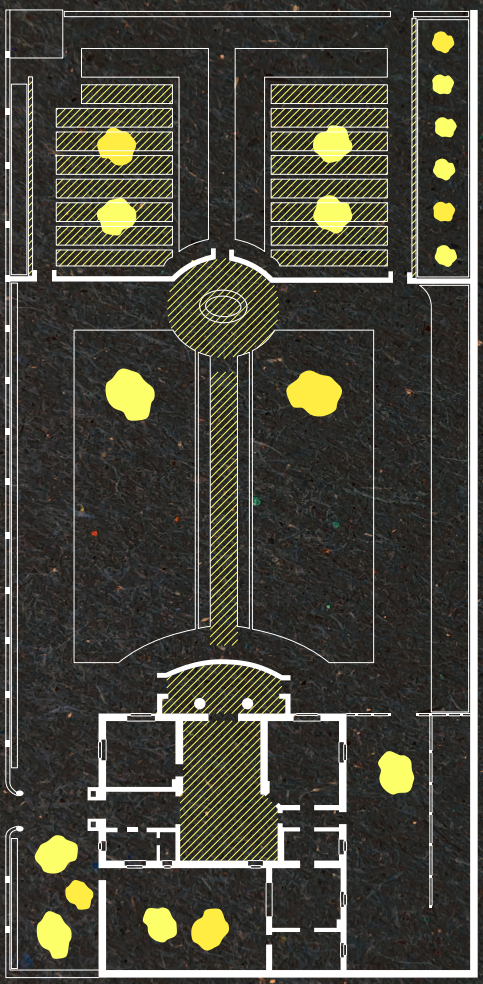


fig. 60 - Articulation entre la maison et le jardin utilitaire chez Migge

fig. 61 - Articulation entre la maison et le jardin horticole chez Madame Zhdanuk

fig. 62 - Un hutong pékinois abrité du soleil grâce à son épaisse canopée

fig. 63 - La culture de légumineuses s'invite de part et d'autre des habitations

La maison comme extension du jardin.
Lorsque la maison née du jardin, ce qui est le cas de la datcha comme initialement abri de jardin, son origine est à retrouver dans celle de la cabane à outils. Pourrait-on imaginer un habitat qui naît du jardin ?

Le jardin agit en tant qu'entre deux mondes et unit la campagne et la ville. Créer des jardins, c'est effacer les limites entre la ville et la campagne, c'est introduire la nature en ville.
A Pékin, les cours intérieures abritent des arbres et des espèces végétales qui participent à cette canopée qui recouvre le centre-ville historique (fig.62). Ici, il semble y avoir une certaine harmonie entre la ville et la nature, permise grâce à la typologie d'habitat à cour dans laquelle le jardin s'épanouit.

2.2 ARTICULATION : le seuil

Créer des mondes, c'est créer des enclos que sont les jardins et les habitats avec des portes d'entrée symboliques. Le seuil est le moyen de lier ces mondes. Il implique un mouvement du corps dans l'espace, une transition subtile entre le dehors et le dedans.

Dans de nombreux habitats vernaculaires, il faut souligner l'importance de l'articulation entre le dedans et le dehors, dont le sens était rappelé par des rites de passage.

Le seuil nous prépare à l'entrée dans un monde. En même temps que le seuil nous entraîne dans un espace de transition entre deux mondes, celui-ci nous prépare mentalement à cette entrée imminente par certains indices, qui nous laissent présager la nature de cet espace inconnu.
C'est un peu comme attendre patiemment sur un escalator en montant la bouche de métro et en s'habituant progressivement à la lumière du soleil. Se préparer progressivement à l'entrée dans un monde, c'est ménager sa patience et se laisser envahir par l'excitation..

Le seuil donne une image condensée de la maison. Dans la Si He Yuan par exemple, les façades extérieures sont aveugles ce qui fait que la porte d'entrée devient l'unique attention portée à l'extérieur. C'est elle qui de par son ornement donne à voir une image condensée de ce que préfigure son monde intérieur ainsi que de la richesse de ses habitants.
Le seuil peut aussi donner un aperçu de ce qu'est l'univers intérieur de la maison. Dans le cas de la Domus par exemple, la porte d'entrée (lorsqu'elle est ouverte) laisse entrevoir une image floue de l'atrium puis du péristyle en arrière plan.

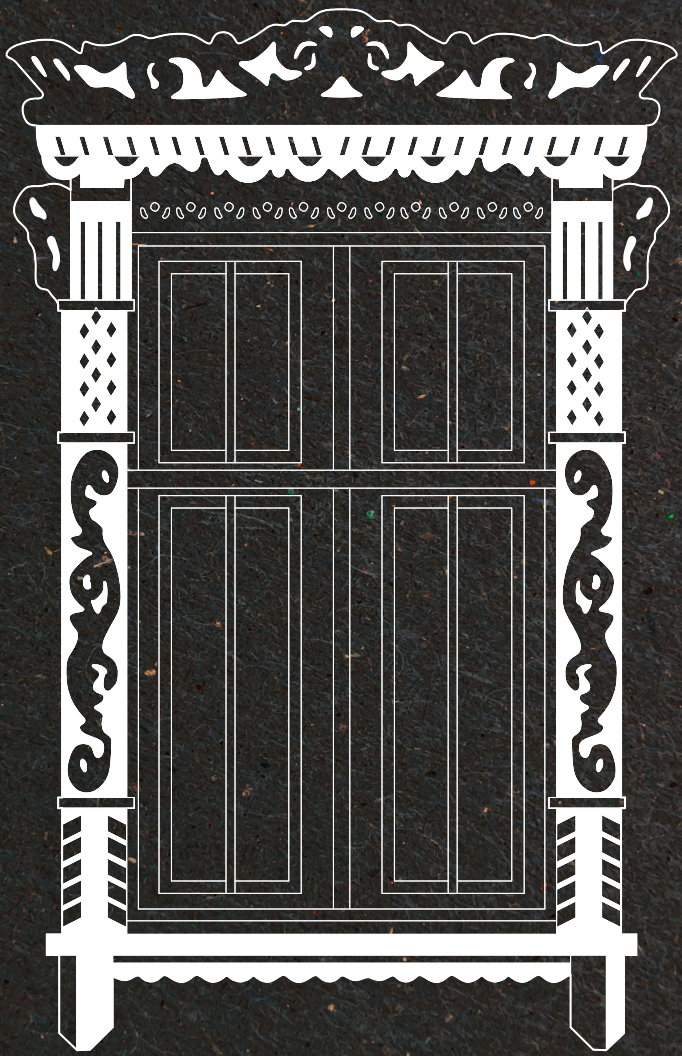
L'ornement participe de ce message donné au visiteur. Il est une arme pour souligner l'importance que revêtent certains éléments aux yeux des habitants. C'est pourquoi cette décoration s'applique spécifiquement à certains éléments et non pas à l'entièreté de la facade (Oliver, vol.1, 1997, p.500).

L'ornement participe de cette articulation entre les mondes. L'ornement en tant que cosmétique est en parenté avec l'ordre du monde : le cosmos. En effet, les mots "cosmétique" et "cosmos" tiennent tous deux leurs origines du grec ***kosmein***, qui veut dire "orner" ou "ordonner" (Picon, 2013, pp. 37-38). La cosmétique, dans la mesure où elle cache en même temps qu'elle révèle (Picon, 2013, p.61) aurait cette capacité de dévoiler le cosmos lui-même. C'est dans son rôle de médium, de matière qui acte en tant qu'entre-deux mondes, que l'ornement participe à l'articulation des mondes et donc relève du seuil.

Dans l'izba, un certain nombre d'éléments sont décorés par des encadrements sculptés en bois (fig.64). C'est notamment le cas au niveau des ouvertures de fenêtres, qui sont les uniques seuils spatiaux (entre-deux mondes) donnés à voir en façade depuis la rue, l'entrée s'effectuant par le portail du jardin. Ces fenêtres sont chacune encadrées par des sculptures épousant des motifs propres à chaque habitation, dont les oiseaux, animaux ou plantes étaient des motifs communs.

L'ornement renvoie à un ordre plus grand que celui de la maison. Madame Zhdanuk et sa famille ont au fil des années produit un certain nombre d'installations artistiques ornées de motifs sculpturaux. Outre ces ornements, Madame Zhdanuk a réalisé des reproductions d'animaux en papier mâché dont elle a orné le jardin. Ces animaux imaginaires agissent dès lors comme des repères pour quiconque se baladerait dans le jardin. Ils participent en même temps à enchanter le jardin. L'ornement chez Madame Zhdanuk sert de liaison entre son monde et un contexte cosmique.

fig. 64 - Encadrement délicat à Kostroma



Dernière présence de l'ornement chez Madame Zhdanuk, la culture des fleurs constitue un ornement dans la mesure où sa fonction est de l'ordre esthétique. L'effort de cultiver sa beauté est nécessairement du ressort de l'art, art qui tient potentiellement du seuil.

Le jardin lui-même peut être considéré comme un ornement, dans la mesure où il connecte symboliquement la maison à la nature du-dehors. Car il rappelle l'environnement extérieur de la maison (Grimal, 1984, p.440), le jardin romain agit comme un ornement et sert de seuil symbolique entre la maison et le dehors.

En même temps du dehors et du dedans, le seuil dépend de l'habitation alors même qu'il appartient au monde du dehors. Le seuil peut être d'une part une interface, un moment ou un écran comme c'est le cas de la porte d'entrée mais peut se matérialiser d'autre part par un espace de transition plus ou moins poreux, comme c'est le cas du jardin ou du vestibule.
Parfois, il arrive que l'habitat multiplie les systèmes de transition, et l'on est invité à faire l'expérience de l'entrée de plusieurs manière. C'est le cas de Madame Zhdanuk et de l'entrée dans son monde.

Le seuil joue le role de médiateur d'un processus. Il est un arrêt du temps, le moment entre le passé et le futur dont notre transformation se nourrit (Jamal Al, Oliver, vol.1, 1999, p.593). Puisque le seuil marque le passage d'un espace à un autre, d'une qualité à une autre, dont on fait l'expérience par le passage, cette transition est accompagnée d'une prise de conscience de notre place dans ces espaces, de notre être dans l'espace.

Le seuil questionne ainsi notre "être" dans l'espace par la mise en place d'un moment privilégié.
Le mot vestibule tient de la même racine que du verbe "être" en allemand. En effet, le mot "wesen" qui signifie "être" ou "demeurer" vient de la même racine *wes* que "vestibule" en français (Salignon, 2010, p.95).

Si nous observons les différents seuils proposés par nos habitats Dogon, Musgum, Batammariba, russe, romain et chinois, nous remarquons qu'ils proposent tous sans exception un espace intermédiaire entre l'intérieur et l'extérieur.

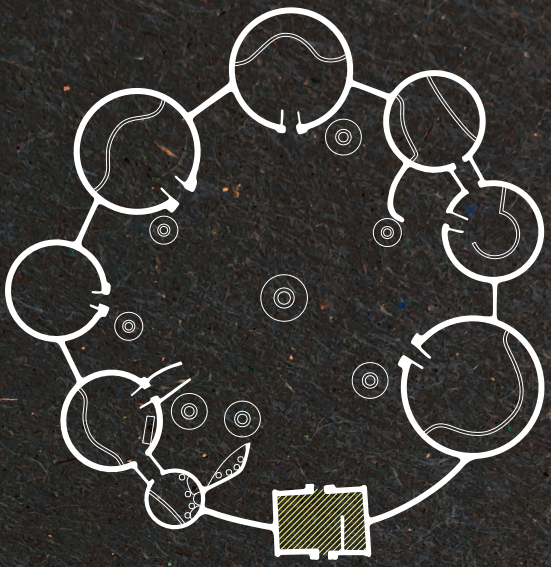


fig. 65 - Vestibule dans l'habitat Musgum

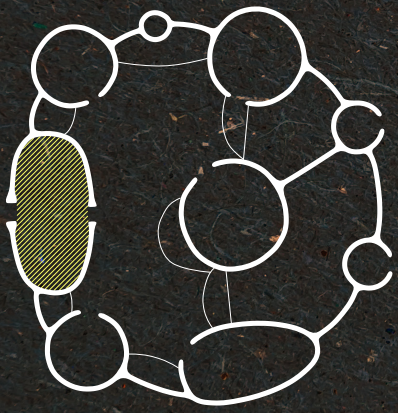


fig. 66 - Vestibule Batammariba

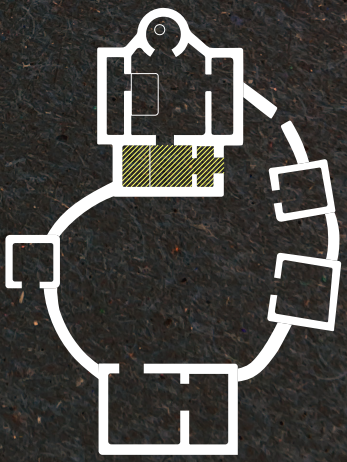


fig. 67 - Vestibule chez les Dogon

fig. 68 - *Vestibulum*

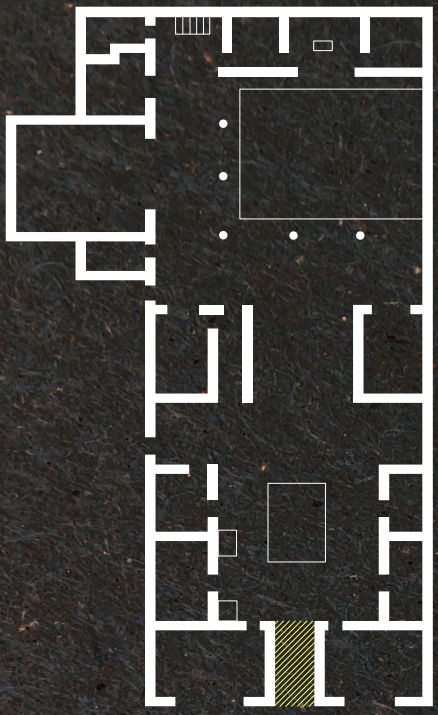


fig. 69 - Seuil dans la Si He Yuan

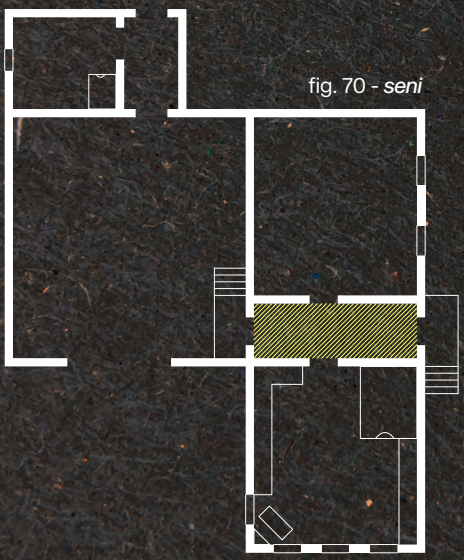


fig. 70 - *seni*

fig. 71 - Corridor contemporain : entrée + distribution

Chez les Dogon, le vestibule marque le point de passage entre le dehors qui est le domaine des morts et le dedans qui est le domaine des vivants, c'est pourquoi c'est dans ce même vestibule qu'habite le vieillard qui agit en tant qu'intermédiaire entre le monde des vivants et des morts (fig.67). Un lit lui est aménagé dans le vestibule (Jean-Paul Bourdier, Oliver, 1999, vol.3, p.2119). Nous retrouvons cet espace intermédiaire dans les typologies Musgum (fig.65) et Batammariba (fig.66).

Dans la Domus, l'on pénètre dans la maison par le vestibule ou ***vestibulum*** puis l'on continue notre chemin par les ***fauces*** qui étaient ce couloir ou corridor d'entrée par lequel on accédait à l'atrium (fig.68).

Pour pénétrer à l'intérieur de la maison chinoise, il faut d'abord gravir quelques marches pour arriver à un niveau surélevé qu'est l'habitation (fig.69). Deuxième étape, il faut faire preuve de précaution pour enjamber une planche de bois d'une dizaine de centimètres de hauteur au niveau de la porte d'entrée (Gournay, 2016, pp. 124-125). Ce passage de l'extérieur de la maison à l'intérieur n'est effectué sans efforts physiques, ceux-ci ont pout but de prendre conscience symboliquement de cette transition entre ces mondes et l'entrée dans ce microcosme dont nous avons vu l'importance des limites. Il est important de noter que cette entrée n'est possible qu'à une seule personne à la fois (Gournay, 2016, p.126), ce qui accentue le caractère personnel de cette expérience.

Pour l'izba, l'entrée dans la maisonnée se fait tout d'abord au travers d'un escalier protégé par un avant-toit, puis une fois introduit à l'intérieur de la maison, un vestibule appelé ***most*** ou ***seni*** permet l'articulation entre l'entrée et les différentes pièces à vivre. Cet espace n'étant pas chauffé, il acte à la manière d'un sas entre l'extérieur pouvant être froid en hiver et la ou les pièces intérieures chauffées.

Chez Madame Zhdanuk, l'entrée dans son monde est réalisée par la combinaison de trois moments.

Cette transition entre le monde extérieur et intérieur est réalisée chez Madame Zhdanuk en trois temps (fig.74). La première étape est le passage de la porte d'entrée du jardin, à l'avant ou à l'arrière de celui-ci (fig.72), dont l'ornement offre un avant-goût des efforts passionnés qu'ont déployés les habitants à la création de leur monde (fig.73). Une fois passé le portail, le jardin offre une transition parfumée qui prépare le visiteur par les sens et l'accompagne avant d'entrer dans le corps du logis. Une dernière étape avant d'accéder au coeur de l'habitat, le passage obligatoire par l'une des deux vérandas, indispensables à cause du climat, faisant office de troisième et dernier seuil de la maison.

fig. 72 - Porte d’entrée située à l’arrière du jardin

fig. 73 - Porte d’entrée principale

fig. 74 - Un seuil en 3 temps pour pénétrer dans l'habitation

Le seuil peut être un élément de transition qui sert à la protection physique ou acoustique du monde intérieur qu'est la maison.
En Angleterre, on considère le "front garden" comme cet espace "tampon" qui marque la transition entre la rue bruyante et le calme de la maison. En plus de sa fonction de représentation, le jardinet en face de la maisonnée a pour fonction d'engendrer un acte de politesse de la part de la maison, qui vient se décaler légèrement en retrait de la voie publique.
En Russie, c'est le "petit jardin" délimité par un léger enclos situé devant la façade côté rue de l'izba qui sert de protection contre les regards indiscrets (fig.75).
A noter la différence entre un jardin au travers duquel est effectué un passage comme en Angleterre ou celui uniquement utilisé comme protection comme le jardinet russe.

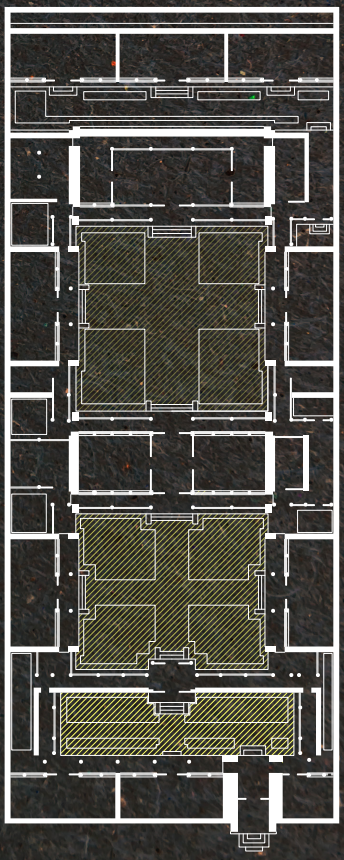
Dans le seuil sont négociés les rapports avec l'extérieur. C'est par le seuil que sont articulés les entrées et les sorties du monde domestique d'où la notion importante d'accueil.

Dans la Domus et la Si He Yuan, la hiérarchie des cours intérieures offre une transition poreuse entre l'espace public et celui plus intime. Les cours ou jardin se situant du côté de l'entrée de la maison sont de caractère public comme c'est le cas de l'atrium dans la Domus (fig.76) ou de la première cour dans la maison chinoise. Puis graduellement, ces espaces prennent un caractère plus privé à mesure que l'on continue la progression dans la maison. C'est le cas du péristyle ou de la deuxième cour dans la Si He Yuan (fig.77).

Cette transition poreuse entre le dedans et le dehors est nécessaire dans la mesure où il évite une opposition forte entre ces deux mondes, qui le cas échéant pourrait être ressenti par les habitants ou les visiteurs comme un repli à l'intérieur (Salignon, 2010, p.43).

fig. 75 - Un jardinet devant une izba, à Kostroma

fig. 77 - Gradients d'intimité dans la Si He Yuan



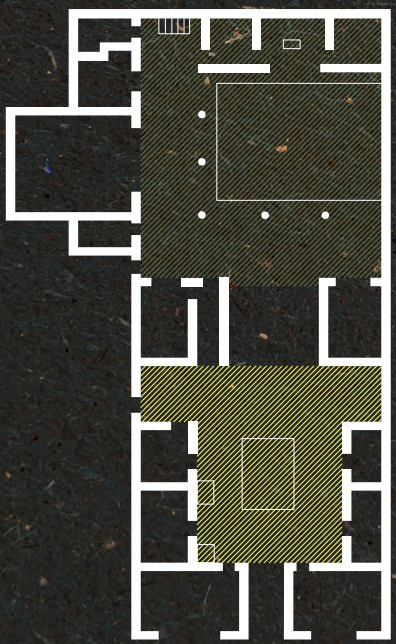
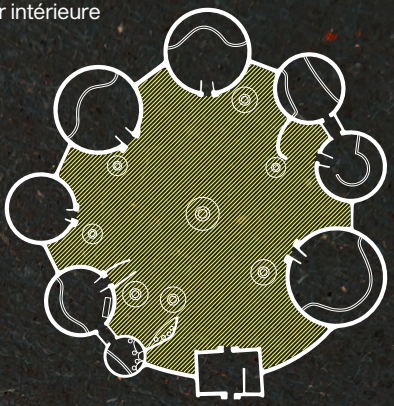


fig. 76 - Gradients d'intimité au sein de la Domus

fig. 78 - Cour dans l'habitat Dogon

fig. 79 - Cour intérieure Musgum



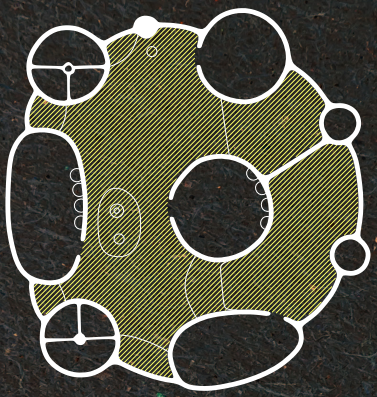


fig. 80 - Terrasse extérieure à l'étage de la Tata Somba

fig. 81 - La maison à cour chinoise

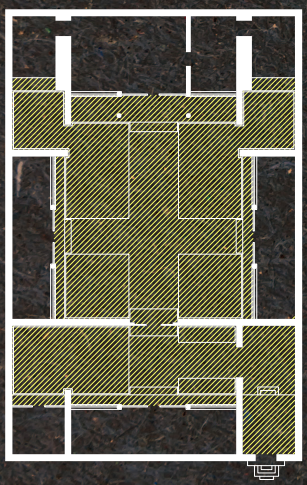


fig. 82 - Présence d'un balcon

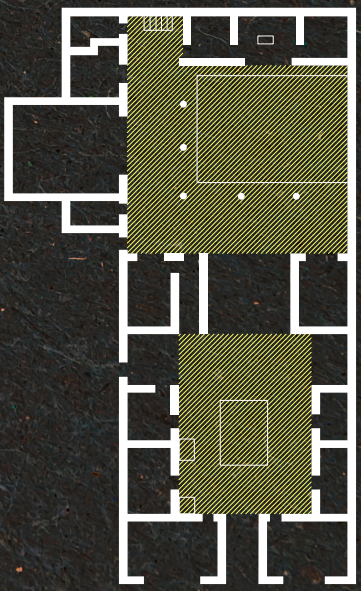


fig. 83 - Atrium et péristyle dans la Domus

2.3 RESPIRATION : les rapports entre l'intérieur et l'extérieur

La respiration n'implique pas le mouvement du corps mais une connection visuelle entre le dedans et le dehors.

Avoir un espace extérieur pour communiquer avec le monde.

Que ce soit un jardin, un patio ou une cour intérieure, cet espace extérieur donne un moyen d'échanger avec le dehors. Il nous donne à sentir l'infini du dehors, de ce que je ne maitrise pas en dehors de ma maison, il nous offre du recul. Comme pour le corps humain, il permet l'indispensable respiration.

Différents gradients d'intensité.

Le balcon est cet espace présent dans la plupart des logements actuels grâce auquel est donné à voir et à ressentir le dehors (fig.82). Il permet une vision à la fois horizontale et verticale du monde, il permet d'écouter le dehors, de le sentir avec l'odorat, de regarder le lointain, d'observer le ciel.
La fenêtre, quant à elle, nous offre simplement une vision horizontale du dehors, elle marque la coupure des sons et des odeurs provenant de l'extérieur. Elle ne permet pas une vision verticale, celle-ci rendue possible grâce au balcon.
La fenêtre est le premier élément qui marque cette respiration entre le dedans et le dehors. Le balcon, lui, marque un deuxième degré d'intensité d'inter-pénétration du dehors avec le dedans. Le troisième degré d'intensité est activé grâce au jardin.

Le jardin nous donne à toucher le monde

En plus de nous donner à voir le lointain, le jardin active au minimum quatre sens, à la fois la vision, l'ouïe, l'odorat et enfin le toucher. Le seul fait de marcher dans l'herbe active notre "toucher", nos jambes et nos pieds ressentent le contact avec la terre et avec chaque brin d'herbe. Le jardin, tout comme le balcon, nous offre un rapport privilégié avec le ciel.

Le jardin potager nous donne à goûter au monde.

Enfin, un type de jardin en particulier représente le plus haut degré d'intensité de respiration dans la mesure où il fait appel à l'intégralité de nos cinq sens : il s'agit du jardin potager. En plus de pouvoir voir, sentir, écouter et toucher, le jardin potager active notre perception du goût. Il est en effet nécessaire pour apprécier notre jardin que d'en goûter les fruits et les légumes. Ce dernier gradient d'intensité est le moyen fusionnel d'entretenir cette respiration entre l'intérieur et l'extérieur, dans la mesure où elle implique l'intégralité des sens de ses habitants.

La cour intérieure est la typologie par excellence qui permet cette relation verticale. Une relation verticale est rendue possible au coeur même de la maison grâce à la cour intérieure, donnant à voir le ciel. Une cour intérieure jardinée permet une relation verticale dans les deux directions. Si cette cour intérieure dispose d'un jardin, cette relation verticale est intensifiée et devient bidirectionnelle. Elle inclut la relation avec le ciel en même temps qu'une relation avec la terre.

Le jardin sert de porte d'entrée à l'exploration de l'épaisseur de la terre. Il est à la fois vertical comme nous venons de le voir et horizontal. En effet, le jardin est composé d'espèces végétales, dont les racines se nourrissent du monde du dessous et les feuillages du monde du dessus.

Une connexion horizontale offre à Madame Zhdanuk une respiration intensifiée.
La vue est offerte sur son environnement extérieur, grâce à la succession de différents paysages visibles depuis le jardin (fig.84). Il est en effet possible d'observer depuis la maison de Madame Zhdanuk trois paysages : tout d'abord le jardin, paysage ornemental et horticole, puis se succède un deuxième paysage cette fois-ci agricole, enfin, un troisième paysage est donné au travers de la forêt vierge.

La respiration inclut l'image du dedans donné à voir au dehors, d'où la fonction de représentation de l'habitat. Le jardin selon son emplacement au sein de la maison, présente une fonction de représentation, qui participe de la relation de respiration entre l'intérieur et l'extérieur. Il peut se faire par exemple extension de la façade du logis, comme c'est le cas du jardin de Versailles.
Chez Madame Zhdanuk, on peut imaginer la partie florale du jardin acter de cette fonction de représentation, dans la mesure où la partie horticole est camouflée.

Dans la Domus, le jardin est une nécessité pour la représentation (Grimal, 1984, p.202). Il est nécessairement le lieu où l'on reçoit les visiteurs : ainsi doit-il participer à donner une image respectable aux aristocrates qu'étaient les urbains romains.

fig. 84 - Les trois paysages visibles depuis le jardin de Madame Zhdanuk

3 Le jardin comme RITUEL ou lieu fondamental du changement dans notre monde

Nous allons voir dans quelle mesure le jardin se propose de réintégrer le rituel dans la maison de demain, cette fois centré sur l'écologie.

Le rituel offre le moyen à l'habitant de se reconnecter avec sa communauté, son contexte, un temps et ses valeurs aux travers d'actions de sens. Comme nous l'avons vu dans le premier chapitre, le rituel existe de par l'union de sujets, d'un lieu, d'un temps, et d'un mouvement. Il inclut des objets sacrés ou des espaces sacrés sur lesquels est projetée l'entièreté de notre existence qui participent de ce fait au mieux habiter.

Le jardin offre une interface par laquelle se négocient les rapports de l'homme avec son environnement. Il est l'espace physique qui permet la connexion entre les habitants et leur contexte au travers d'actions sur lesquels sont interrogées ses valeurs, ceci dans un temps donné par la nature. Il est dès lors possible de considérer le jardin comme un rituel, s'il est en rapport direct avec ses habitants. Dans le cas du jardin comme rituel, les objets ou les espaces sacrés sont remplacés par les espace ou composantes organiques du jardin, lesquelles sont mise en mouvement de par leur culture.

Le jardin comme rituel se découperait en deux intentions. D'une part, un rapport passif consisterait à donner un temps à la rencontre consciente entre l'habitant et son environnement (lieu + temps), d'autre part un rapport actif (sujet + mouvement) existerait grâce à la mise en pratique d'une idée du monde au travers d'un mouvement du corps dans l'espace, ou jardinage.

Ce rituel peut être actif dans le cas de l'hortus ou du potager, dans la mesure où il met en place un mouvement du corps dans l'espace et dans un temps non pas linéaire mais cyclique. En d'autres mots, il s'agit de la répétition d'une action dans le temps produisant un certain sens, ce temps étant directement dicté par les rythmes de la nature.

Le jardin comme rituel inclut la communion d'une communauté non seulement humaine, mais aussi végétale et minérale. Les sujets de ces rituels dépassent la simple présence des habitants mais introduit la mise en mouvement de tout ce qui existe dans le jardin, à savoir la terre et ses habitants, des vers de terre aux végétaux.

Le jardin comme rituel renforce les liens qui unissent une communauté.
L'intérêt du rituel est le rassemblement d'un certain nombre de personnes à un moment donné, et répété. Le rituel inclut la notion de communauté et donc de partage. La pratique de ce rite par les membres de la famille mais aussi par les voisins de potager enrichissent cette expérience.

Le jardin comme rituel pro-actif présente le terrain favorable à l'introduction d'une écologie moderne. Parce qu'il est culture de la vie, le jardinage est le moyen d'engager une transition de nos mentalités et de leur mise en pratique, à l'aube de changements environnementaux majeurs.

3.1 UN RAPPORT PASSIF : se faire à l'écoute du monde, principe de non-action

3.1.1 Le jardin inscrit notre action dans un lieu

Ecouter avant d'agir : dialogue entre l'habitant et son habitat. Habiter nécessite selon Heidegger la compréhension de la nature de notre planète (Claxton, 2017, p.20). Devenir indigène, c'est reconnaître les spécificités du lieu, c'est questionner la singularité du sol par un dialogue constant entre l'habitant et le sol (Berry, "Nature as Measure", 1989, pp. 63-64), c'est finalement jardiner. Jardiner est l'expérience du lieu, c'est le dialogue entre un jardinier et son sol, intimité de plus en plus affinée à travers des expériences agricoles.

3.1.1.1 Retrouver un contexte

"(...) mais on ne regarde pas à ses pieds pour se dire que la terre sur laquelle on marche est belle. Il faudrait que vous ayez un jardin grand comme la mains ou du moins une simple petite plate-bande, pour que vous vous rendiez compte de ce sur quoi vous marchez." (Harrison, 2007, p.49)

L'approfondissement de l'épaisseur du sol.
Retrouver un contexte ne se fait pas du jour au lendemain. Il est tout un processus de découvrir la nature de notre contexte et peu de gens y sont aujourd'hui préparés. Retrouver un contexte, c'est devenir indigène. Wes Jackson, dans son livre intitulé "Becoming Native to this Place", en français "Devenir Indigène", invite les universités à préparer leurs étudiants à s'approprier un

contexte, à retourner dans leur terre natale ou à s'installer en d'autres lieux, et à y creuser le sol (Jackson, 1994, p.3), c'est-à-dire à en approfondir le contexte. Devenir indigène passerait donc par l'approfondissement de son sol, de son territoire. Il est aujourd'hui problématique d'encourager une mobilité à outrance, alors même que nous ne sommes plus familiers avec notre contexte.

Comme nous l'avons vu, le Feng Shui est une science qui propose d'intégrer les composantes géo climatiques locales dans l'organisation directe de la maison chinoise. Elle est un exemple d'un ancrage de l'habitat dans son contexte. De plus, la hauteur des habitats ne dépasse en principe pas plus d'un étage, pour des raisons liées au passage de l'énergie par rapport au sol. En Europe, les sourciers sont capables à l'aide d'outils de déceler la présence d'eau ou de failles, qui, dans le cas où elles se situent au-dessous de l'habitat, présentent des risques pour la santé des habitants.

Il nous faudrait habiter au plus proche du sol, de notre contexte. Le jardin, pour sa part, est proche du sol, en opposition avec l'habitat en hauteur qui nous rend "étranger". L'humain n'est pas fait pour vivre en hauteur dans un immeuble à plusieurs étages. Plus l'humain s'écarte spatialement du sol et plus cette dépendance se fait jour au travers d'un sentiment de mal-être et de nostalgie vis-à-vis de son environnement. Les habitants chercheront davantage à s'échapper de leur logement le temps d'un weekend en forêt par exemple. L'escapade n'est pas une solution, et je crois qu'il faudrait penser l'habitat non pas comme un logement, mais comme un territoire où l'imagination et la communion avec la nature sont stimulés et invitent l'habitant à approfondir sa relation avec son territoire. Il faut penser l'habitat pour que cesse le besoin de s'en évader.

L'anonymat que revêt nos tours d'habitation de plus de quatre ou cinq étages n'est pas souhaitable pour ses habitants, la ville offrant déjà ce degré d'anonymat nécessaire. Bernard Rudofsky nous explique que les tours avaient, avant notre époque moderne, un rôle symbolique, et exprimaient un sentiment religieux (Rudofsky, 1964, p.119). Aujourd'hui, elle sont dédiées soit aux sièges des grandes entreprises, soit à des logements (et non à des habitats).

Ce qui se passe à Chongqing ou dans d'autres jungles urbaines est catastrophique. Liée à un exode rural massif, cette ville a attiré les paysans des campagnes alentours en son centre en même temps qu'elle a saccagé

bon nombre de terrains agricoles de par son expansion. Cette densification des grandes villes est la cause d'un malaise entre les habitants et leur sol : ces derniers se rassemblent dans les villes comme pour fuir une campagne qu'ils ne savent plus habiter.

Je crois davantage à un urbanisme de faible hauteur mais de grande densité, qui nous permettrait de mettre en relation chaque habitation avec son jardin, et ainsi ouvrir le monde à nos pieds.

Un jardin ancré dans son contexte : une poche de contexte.
Finalement le projet le plus « site specific » est celui qui intègre un jardin : jardin composé d'une flore indigène ou simplement d'un carré percé laissant transparaître la réalité physique du site. Il serait en effet intéressant d'offrir des poches à la réalité du lieu pour exister, ou subsister. Wendell Berry insistait justement sur l'importance de donner à la ferme ou à la ville des espaces où la nature "sauvage" aurait l'opportunité d'exister, que les habitants laisseraient libres de toute modification (Berry, "Getting Along with Nature", 1982). Aujourd'hui nos villes tentent d'intégrer ce concept en évitant de couper les mauvaises herbes ou en imaginant des forêts urbaines par exemple.

Il nous faut imaginer un nouveau "vernacular", non pas vernaculaire au sens d'une - architecture without architects - mais un vernaculaire qui questionne les singularités d'une culture à un moment donné de l'histoire et en souligne le contexte. C'est pourquoi dans le cadre du Projet de Master, il sera nécessaire afin d'imaginer les habitats russes de demain, d'en étudier les composantes culturelles de sa typologie, que sont la place du seuil (veranda, terrasses, vestibules), du foyer et de la cuisine, du "kitchen garden", mais aussi s'interroger sur la place de l'ornementation. En plus du contexte typologique russe, il sera nécessaire de proposer aux habitants une connexion forte avec le sol, au moyen de divers stratégies pour en comprendre les singularités (jardin potager, poche de contexte, assise de l'édifice et matériaux).

3.1.1.2 Donner sa place à l'inutile

L'inutile au sens qu'il n'est pas au service de l'homme présente le moyen d'endiguer notre rapport d'asservissement de la nature. L'homme habite dans la mesure où il laisse les choses libres par leur simple présence (Heidegger, 1971, p.148). Finalement laisser les choses libres ne passerait-il pas par la non-possession ? Qu'est-ce qui existe dans ce monde et qui n'ait une utilité aux yeux

des humains ? Nous devrions reconsidérer notre rapport à notre environnement. Il est aujourd'hui une réaction à supprimer tout ce qui est inutile dans notre monde, tout ce que nous ne comprenons pas.

Nous jugeons de l'importance des éléments naturels selon leur utilité à l'humain. Ainsi un arbre ou une forêt n'est considérée d'importance que pour ce qu'elle nous apporte, et l'on pleure sa perte pour les tonnes de CO_2 qu'elle ne pourra plus absorber. Or pour reprendre les mots d'Aurélien Barrau : "Elle est le monde !", et par sa simple présence, elle est digne de respect et mérite d'exister.

Respecter ce qui est, respecter ce qui fait notre monde. Nous pourrions imaginer un rapport de respect envers tout ce qui compose notre monde. Wes Jackson nous explique qu'il est aberrant de sélectionner ce qui est sacré dans notre monde : "Either all the earth is holy or none is. Either every square foot of it deserves our respect or none does." (Jackson, 1994, p.67), que nous pourrions traduire par : "C'est toute notre Terre qui est sacrée ou bien rien ne l'est. Chaque centimètre carré mérite notre respect ou rien ne le mérite". Il serait intéressant de se positionner du côté de la première option, à savoir de considérer notre monde comme sacré dans sa totalité, puisqu'il échappe à notre compréhension.

Respecter l'inutile, donner la place à l'inutile, sacraliser l'inutile est paradoxalement la chose la plus utile pour notre société. Bernard Salignon nous parlait de l'importance de l' inutile comme, finalement, révélateur de la beauté (Salignon, 2010, p.113). S'émerveiller devant la beauté de l'inutile me semble dès lors capitale, car il nous permet de réengager notre attention avec tout ce qui compose notre monde.

Donner à cet inutile l'espace d'exister dans nos villes pourrait être réalisé par le biais d'un nouveau type de jardin : celui du jardin de l'inutile. C'est un jardin, aussi petit soit-il qui rappellerait dans chaque maison la nature du sol et de la vie qui existait avant l'arrivée de l'habitant. Ce serait comme un carré de jardin que l'on laisserait épargné de tout acte de l'habitant. Il servirait à se rappeler de ce qui existe sans la sélection de l'humain. Ce geste serait la manière pour un projet d'habitat d'être le plus spécifique au site possible et connecté à son contexte. En laissant le sol s'exprimer, quel geste peut être aussi local et respectueux du lieu, de ce qui est monde ?

Si l'on considère un jardin comme l'interface entre l'action de l'homme et son environnement, alors le jardin de l'inutile ou de l'inaction en fait bien partie car il témoigne d'un choix de l'habitant vis-à-vis de son environnement de ne pas l'altérer. On pourrait parler d'une culture du non-agir. Cependant, il faudra veiller à bien délimiter cet espace de l'inutile dans la mesure où la nature non domestiquée a tendance à reprendre ses droits vis-à-vis de l'habitat. En sacralisant cet espace de l'inutile, nous établissons une nouvelle religion, un système de valeurs propre à chaque habitant en rapport avec la manière dont il établit et entretient son lien avec son environnement.

Rendre une certaine sacralité à cette nature nous rappelle le jardin des dieux datant de la Grèce antique, ou l' « enclos » non cultivé du sanctuaire, que l'on nommait *nemus*. Dans ce jardin sacré, l'homme ne se permettait donc aucune modification de ce qui fait monde (Grimal, 1984, p.76). Lorsque l'on sacralise quelque chose, on donne du sens aux actions que l'on porte envers elle. L'intérêt d'une telle approche n'est point de "muséifier la nature" mais de se mettre davantage à l'écoute de ce que le génie du lieu manifeste pour ensuite interagir avec lui de manière informée.

3.1.1.3 Le jardin permet d'être en phase avec son environnement

Le jardin est la rencontre directe entre l'habitant et son environnement.
Mettre la main dans la terre semble être la façon la plus directe d'entrer en dialogue avec notre environnement. C'est effectuer un "contact vital" avec le sol et le climat à qui l'on reconnait la vie (Berry, "Think Little", 1970, p.57). L'horticulture est le type de jardin qui permet une rencontre physique entre l'habitant et son environnement.

Cette rencontre peut être effectuée par ailleurs visuellement grâce à des jardins d'agrément. Nos jardins contemporains tentent de structurer l'accueil des végétaux ou des herbes tels qu'ils s'épanouiraient de manière spontanée dans la "nature", sans sélection des humains. Ils mettent davantage l'accent sur des végétaux indigènes et favorisent les échanges avec les humains en stimulant leurs sens plutôt qu'ils ne sont utilisés comme décors.
Le jardin romain et français sont des fictions, des décors dans lesquels sont mis en scène une rencontre entre les humains et la nature. Dans l'horticulture, nul décor ou ornement n'est utile pour encadrer cette rencontre car celle-ci est "véritable", sans artifice, celle-ci n'est point fictive mais réelle. Il est d'une

tendance similaire à celle des Romains le phénomène actuel d'insérer dans les bureaux ou les appartements toutes sortes de pots de fleur et de plantes, qui soi-disant sont censés nous "reconnecter" avec la nature, ou plus sournoisement augmenter notre productivité. Croire que ce décor parviendra à nous positionner en adéquation avec la nature est un leurre : la plante n'a pas l'habitude de vivre dans un environnement clos, à la rigueur dans une serre si celle-ci est bien aérée et laisse se propager le soleil, mais le pot de cette plante contient de la terre qui n'a pas la profondeur ni la vie d'un sol.
Cette tromperie nous donne l'impression d'être en harmonie avec la nature et de ce fait nous rassure quant à la validité de nos activités bureaucratiques au lieu de nous questionner quant à notre relation critique avec la nature. L'introduction de pots de fleur dans un bureau a le même effet qu'une piqûre de morphine à un patient malade, celle-ci pallie la douleur sans en soigner les maux.

Avoir un jardin, c'est pouvoir juger de la santé de son environnement

Si la crise écologique actuelle nous terrifie, c'est parce que nous n'avons pas de prise directe sur celle-ci. Nous n'avons pas les moyens de juger de la santé de notre terre. Les personnes au contact de notre environnement aujourd'hui sont des spécialistes. Les ingénieurs agronomes tentent de faire pousser nos légumes malgré des taux d'érosion catastrophiques, les scientifiques sondent nos mers et tirent des conclusions alarmantes, les biologistes nous annoncent que la vie se meurt sur notre terre... Finalement, la seule chose que nous puissions juger par nous-mêmes, c'est que nos étés sont de plus en plus chauds et qu'il serait temps d'acheter une climatisation. Si nous voulons comprendre les changements qui adviennent dans notre monde, il nous faut un outil pour les observer et les comprendre. Nul "fake news" dans le jardin. Le jardin est cet outil de mesure qui nous permet de juger de la santé de notre monde en même temps qu'il est un outil d'action de changement. N'oublions pas que notre santé dépend intégralement de la santé de notre sol.

Pouvoir juger de la santé de son environnement, c'est avoir une image du monde juste.

Plus le jardin est artificiel et moins l'image du monde tel qu'il est lui sera révélé. Dans les jardins à la française par exemple, le jardin n'est que contrôle total sur la nature. Même le temps y est contrôlé : le jardin présente les mêmes formes ou couleurs, peu importe la saison. Une image du monde qui ne soit pas falsifiée est possible grâce au jardin de l'inutile que nous venons de voir ou grâce à un jardin dans lequel les rythmes de la nature sont laissés libres de toute intervention humaine.

La contemplation permet une observation fine du monde. C'est en scrutant le monde qui nous entoure que nous nous rendons compte de sa nature. Nous aiguisons par la même notre regard et apprenons à observer activement notre réalité. Cette observation nous permet un réancrage dans notre contexte. Or, le jardin est ce lieu dans notre maison où il est possible d'observer notre monde et ainsi de nous reconnecter à notre monde.

Que nous donne à voir aujourd'hui notre maison du monde extérieur ?
La télévision offre un visuel qui est défini d'avance, ce n'est point comme contempler un jardin ou bien un paysage naturel dans lequel l'œil peut sélectionner, contempler ce qui lui semble faire sens. À la télévision, toute l'information est sélectionnée et détient un but précis. L'action de l'habitant sera une visualisation passive dans le cas de la télévision contre un vis-à-vis actif lorsqu'il se trouve devant son jardin. L'habitant trouverait infiniment plus de paix en renonçant à la télévision au profit d'un jardin intérieur, remplaçant la violence des images de la télévision par un jardin qui appelle à la contemplation. Il faut retourner au jardin physique avant de n'avoir hélas plus qu'un seul choix : s'extasier devant des images 4K d'une nature sauvage en guise d'écran de veille d'une télévision toujours plus chère (maintenant on peut s'endetter sur dix ans pour obtenir une télévision de qualité) faute d'une nature "sauvage" à jamais disparue. Il est aujourd'hui important de retourner au visible plutôt qu'au virtuel, au phénomène plutôt qu'à la représentation (Harrison, 2007, p.167). Notre manque de réalité vient d'un manque de jardin.

La contemplation permet la rencontre d'un espace, d'un temps et d'un sujet. Il est dans cette action d'observation la mise en relation entre l'humain et son environnement, en même temps qu'elle met en place un temps différent. La contemplation offre en effet cette suspension du temps, pendant laquelle notre esprit vagabonde et se fixe sur chaque présence qu'il observe. Comme nous projetons notre existence par l'observation active du réel, nous habitons dès lors ces espaces.

3.1.2 Le jardin nous invite à un temps différent

Avoir une image juste du monde, c'est avoir un temps donné par la nature.

Le jardin offre un temps différent. D'autant plus remarqué dans le paysage urbain, le jardin fait figure de havre de paix dans lequel le temps semble s'être arrêté. Dès lors qu'il s'offre à la contemplation, l'attention que l'on porte spécifiquement sur certains éléments du jardin nous donne à faire l'expérience d'une pause dans le temps, voir même : du moment présent.

Le jardin nous offre un temps plus lent. Comme le jardin est composé d'une flore dont la croissance s'effectue patiemment, il est nécessaire d'attendre des années pour voir son projet de jardin donner ses premiers fruits.

Le jardin épouse un temps cyclique. Il est impossible d'imaginer la vie d'un jardin sans la présence du soleil, étant donné que la majorité des plantes sont chlorophylles. Le soleil devient dès lors l'élément central du jardin qui lui donne son rythme cyclique. Or la présence du soleil est directement liée à la rotation de la Terre sur elle-même, laquelle exerce un tour complet chaque jour solaire (24 heures environ). En parallèle d'un temps cyclique journalier, le jardin va donner à ressentir un deuxième temps cyclique, celui-ci lié plus précisément aux différentes phases de la Lune. Il intervient tous les 29,5 jours soit environ tous les mois. Enfin un troisième temps cyclique correspond à la rotation de la Terre autour du soleil. Ce dernier temps cyclique correspond au passage des saisons et dure environ une année.

Le jardinage épouse le passage du temps. Il épouse sans conteste le cycle des saisons (plantage des semis) ainsi que le cycle du soleil (arrosage) mais il peut aussi être réfléchi pour intégrer le cycle lunaire : c'est le cas du jardin biodynamique. Expérimentée dans les année 20 par le philosophe autrichien Rudolph Steiner, la biodynamie propose d'intervenir dans la plantation des semis selon les configurations favorables de la Lune. Cette disposition intervient de deux manières : la première dépend directement de la phase de la Lune, la deuxième prend en compte la position de la Lune par rapport aux autres astres. La biodynamie intègre ainsi des rituels liés à la Lune.

3.1.3 Cosmogonie individuelle

“ L’introduction du jardinage à l’école répond précisément à ce projet de créer des individualités « durables », c’est-à-dire durablement capables d’autogouvernement et d’autodéveloppement, et durablement aptes à fixer les conditions de leur existence de manière à la rendre continuellement nouvelle. ” (Zask, 2017, p.57)

Disposer d’un jardin, c’est avoir la possibilité d’élaborer sa propre cosmogonie. Le jardin permet à l’habitant de cultiver ses propres mythes, ses croyances quant à sa relation avec la nature. Il est un microcosme dans lequel le jardinier peut sans cesse questionner sa place dans le monde grâce aux actions qu’il exerce. Il est le lieu qui interroge “le statut de l’être dans le monde” (Catherine Laroze, Brunon, 1999, p.212).

Le jardin est le lieu de l’auto-éducation.
Par les questions que le jardinier pose et les réponses que la nature lui donne, se crée un apprentissage constant de la part du jardinier qu’il va pouvoir affiner au gré des experiences horticoles.

Le jardin est le lieu des possibles. Il est aussi le lieu que l’on ne contrôle pas. L’inattendu se produit dans le jardin de Madame Zhdanuk, lorsque des graines ont été emportés depuis la forêt environnante et ont permis l’apparition spontanée d’arbres dans la partie est du jardin de Madame Zhdanuk.

Le jardin est un lieu constant d’expérimentation. Aussi, les résultats de nos expériences horticoles ne peuvent être prédits. Wendell Berry quoiqu’en employant le terme d’ “agriculture”, assimile le jardinage à un art pratique plutôt qu’à une science (Berry, The Unsettling of America, 1977). C’est dans sa mise en pratique que le jardinage trouve à s’élever. On sait que l’expérimentation participe à la construction de la personnalité. De par le caractère personnel que revêt l’expérience du jardin, le sujet gagnera nécessairement en confiance en lui grâce au travail qui donnera lieu à des victoires. En même temps, les échecs indéniables auxquels s’attend le jardinier seront un moyen pour lui de comprendre qu’il ne peut tout contrôler.
C’est parce qu’il permet l’apprentissage de l’individualité que le jardinage est aujourd’hui invité dans les écoles, procurant aux enfants le terrain de jeux pour l’expérimentation. Puisqu’il fait appel aux sens, le jardin offre aux enfants et aux plus âgés le moyen de développer leur perception (Zask, 2017, p.57), faculté nécessaire si l’on veut négocier un rapport passif, d’observation, avec notre jardin. De plus, les jardiniers en devenir y trouveront un moyen de stimuler leur imagination.

Le jardinage, puisqu'il s'accorde au temps de la nature, permet le développement de la patience. Ainsi les résultats de notre travail ne se font voir en un seul jour, et il faudra compter des mois pour que la graine de tomate semée amoureusement ne donne ses premiers fruits. "Dans la patience, dans la lenteur, il y a l'espoir" (Berry, 2017, p.9).

Le jardin est enfin source d'équilibre. Parce qu'il permet la communion respectueuse entre l'humain et ce qui fait monde, le jardin est aussi source de paix. "Il est une culture de la non-violence" (Brunon, 1999, p.19), c'est pourquoi son introduction est encouragée dans les hôpitaux psychiatriques ou les prisons.

3.2 UN RAPPORT ACTIF : changer son monde, changer le monde

Jardiner, c'est mettre en pratique une certaine idée du monde. Or, une idée du monde nécessite un rapport actif au monde (que nous permet le rituel). Un droit au jardin individuel permettrait à chacun de cultiver une relation avec le monde, en lui donnant la possibilité de se positionner quant à sa relation avec son lopin de terre. Chacun aura dès lors un choix à faire : développer une horticulture ou bien décider de sa non-culture. Cette décision à l'échelle de l'habitat aura des répercussions mondiales dans la mesure où le jardin est à la fois cosmique et microcosmique.

3.2.1 En tant que microcosme, transformer son jardin, c'est transformer le monde

Le jardin est une image du monde en même temps qu'il est le monde. Par la présence de végétaux, de minéraux, d'un sol fertile et d'animaux dont les humains, le jardin rassemble en un même lieu tous les ingrédients qui composent notre monde. Il est un microcosme dans la mesure où il est une partie équivalente au macrocosme (Monique Mosser, Brunon, 1999, p.243). Le jardin est donc une partie du monde en même temps qu'il est le monde. Dans la pensée chinoise, le jardin donne à voir une autre réalité tout en étant lui-même cette réalité. Il donne à voir la face inverse du monde, ou paysages célestes, et devient dès lors qu'il les signifie, ces même paysages. Le signifiant et le signifié sont une seule et même chose. Chez les moines franciscains, le jardin n'est pas seulement l'image symbolique d'un jardin mystique, il est considéré comme le monde dans sa totalité (Nabert, 2009, p.31).

Le jardin est une ouverture sur le monde. Le jardin est ce lieu où il est possible d'avoir des espèces venues du monde entier dans un sol local. C'est ce même lieu où se rencontrent les espèces végétales cosmopolites (de multiples nationalités) et indigènes (nées dans une région donnée). C'est le cas du jardin planétaire développé par le jardinier Français Gilles Clément, dans lequel le jardinier a expérimenté un brassage des espèces végétales.

Le jardin est donc la réponse locale à un problème global. Il est cet outil de mesure en même temps que l'outil qui nous offre l'opportunité de changer le monde. Changer son monde, son microcosme, c'est finalement changer le monde ou macrocosme. Améliorer la santé de son jardin, c'est améliorer une partie du monde (Berry, "Think Little", 1970). Endiguer la crise climatique, c'est avoir un jardin dans lequel prendre soin du monde.

3.2.2 L'homme habite lorsqu'il jardine

Comme nous l'avons vu dans une première partie, il est possible d'habiter le monde par son observation fine et la projection de l'intériorité sur les éléments qui composent notre jardin.

Le jardin relève de l'habitat dans la mesure où il est le lieu où est mis en pratique une intentionnalité. Il est un espace qui évolue dans le temps au rythme des décisions de ses habitants. Il est donc un lieu où naissent et se concrétisent les idées, les projets, et les intentions sans cesse changeantes de ses habitants. Né des intentionnalités de ses habitants, le jardin est le lieu où l'on habite, contrairement à l'appartement dans lequel les intentionnalités sont plus difficiles à mettre en place.

Le jardin tient son existence uniquement de la relation qu'il entretient avec les humains. Est appelé jardin un territoire délimité composé d'un bout de monde (faune et flore) et qui acte en tant qu'interface entre l'humain et la nature. Dès lors que l'humain disparaît du tableau, le jardin n'est plus appelé "jardin". Il inclut donc la participation des habitants dans un rapport actif avec celui-ci.

Les habitants évoluent, le jardin évolue. Si la maison est un lieu qui a généralement tendance à être figé, le jardin, lui, offre un terrain propice au changement. Il est un lieu qui change sans cesse de forme, au gré des croissances de ses petits pensionnaires (végétaux). Ainsi offre-t-il aux habitants la possibilité de sculpter dans ce tapis organique les espaces qu'ils jugeront adéquats à un moment donné de leur existence.

3.2.3 Un droit au jardin qui bouleversera notre rapport au monde

"En somme, « notre jardin » n'est pas le lieu d'intérêts privés où chacun pourrait s'échapper du réel ; « notre jardin », c'est ce lopin de terre inscrit dans un sol, en soi ou dans le collectif, où l'on cultive les vertus culturelles, éthiques et civiques qui sauvent la réalité de ses pires pulsions." (Harrison, 2007, p.11)

La Terre est un jardin qui n'appartient à personne.
Notre planète Terre en tant que sphère, a la particularité d'être à la fois finie et infinie. Si l'on observe la Terre depuis la Lune, il sera aisé de remarquer que celle-ci est un objet fini, dont on distingue les limites. Cependant, si l'on change

de point de vu et que l'on emprunte la perspective d'un terrien capable de se déplacer, l'entreprise d'un périple autour de cette planète paraîtra infini, dans la mesure où la Terre est ronde : il est impossible d'en déceler les limites. Seul marqueur de cette tension entre fini et infini, l'horizon restera toujours cette limite donnant à voir ou à imaginer un infini.

Si la Terre était considérée telle un jardin, jardin comme nous l'avons vu qui vient de "paradis" et implique traditionnellement le concept de propriété délimitée, cela impliquerait que la Terre est finie et appartient à quelqu'un. Or, comme nous venons de le voir, la Terre est en même temps finie et infinie.

La Terre n'appartient à personne mais est le lieu d'existence d'une multitude de formes de vie.
Mais à qui appartient la Terre ? A cette question, notre société contemporaine répondrait qu'elle appartient d'abord aux humains. Dans la religion chrétienne, la nature est au service des humains. Ceci est une bien maigre simplification des relations entre l'homme et la nature aujourd'hui, et il existe bien entendu un certain nombres d'habitants du monde qui respectent la nature (nature comme tout ce qui vit ou existe dans ce monde). Une certitude, la Terre est partagée par une multitude de formes de vie, une infinie même dira-t-on.

La Terre est un jardin où la vie cultive son être au monde. Oui, la Terre est un jardin. Non pas au sens d'un enclos ou de plusieurs enclos dont les hommes seraient les uniques propriétaires, mais plutôt en l'interface au sein duquel toute forme de vie cultive son être au monde.

Respecter la nature en la rendant sacrée (que l'on ne peut posséder).
Peut-être nous les humains, devrions-nous nous accorder sur des règles qui redonneraient à la nature (dans laquelle la culture est comprise) une dignité. Peut-être que la nature devrait redevenir sacrée, au sens de ***res nullius in bonis*** ("qui n'appartient à personne" en latin) (Aureli, 2016, p.14). ***Sacrum***, c'est-à-dire consacrée au sens d'une ***religio*** qui prônerait le respect de la nature telle qu'elle est.
Tout citoyen disposerait de son droit au jardin qui ne le rendrait point "propriétaire", dans la mesure où le propriétaire a le droit de détruire ou d'aliéner la chose, mais plutôt "usufruitier". L'usufruit confère en effet le droit d'usage et le droit au fruit d'une chose qui ne nous appartient pas. Du temps de l'URSS, le lopin de terre n'était en aucun cas privatisé mais le jardinier avait le droit de s'en occuper de manière personnelle (Zask, 2017, p.85).

Retrouver une relation de mariage entre l'habitant et le sol.
Usufruitier, l'habitant pourrait semer et récolter les fruits du sol sans toutefois l'abîmer, en y ménager un soin que l'on pourrait traduire en anglais par "husbandry", c'est-à-dire dans une relation de mariage. L'amour n'est pas possession mais appréciation. Comme le décrit si bien Fukuoka, "Le mariage n'est ni donné, ni reçu ; le couple parfait né de lui-même." (Fukuoka, 1978, p.143).

Un droit d'accès au sol revient à un droit à d'accès au monde.
Prendre soin d'un lopin de terre et non pas de "son" lopin de terre, en association avec toutes les formes de vie, représente une implication non seulement au sein d'un microcosme qu'est le jardin et sa maison mais surtout sur le macrocosme qu'est la Terre, aussi infinie soit-elle.

Le droit de donner à chaque individu une prise sur le monde.
Ce droit universel d'un accès au sol traduit un droit fondamental de l'homme d'être en rapport actif avec le monde. L'habitant aurait un droit à avoir un support pour négocier sa relation intime avec son monde, grâce au jardin.

L'engagement politique commence au jardin.
Le droit au jardin, permettra, plus que le droit de vote, d'avoir un effet direct sur le monde. Il est dans la possibilité de choisir sa manière d'appréhender son jardin un choix politique, celui-ci directement mis en pratique par l'habitant lui-même. Ce choix est politique dans la mesure où l'habitant dispose du domaine physique sur lequel s'exerce son autorité et sur lequel il choisit la manière d'agir. Ainsi, le jardin offre ce "combat victorieux pour le droit à la parole." (Harrison, 2007, p.69).

Religion et politique doivent être en adéquation.
Si la politique devient un acte individuel et non plus seulement collectif, je vois la formidable opportunité de mettre en accord nos actions avec nos croyances individuelles. Grâce à l'observation de son jardin, l'habitant peut construire sa propre cosmogonie donc par la même sa propre religion, laquelle peut être par la suite mise en pratique dans le cadre de ce geste politique qui est le jardinage. Les convictions redeviennent personnelles et critiques et plus seulement dictées par une religion "officielle" ayant le monopole sur ce qui est bon ou mauvais. J'y vois l'opportunité pour que croisse patiemment une religion de la vie.

3.2.4 Un rapport à la fois actif et passif

Changer notre monde inclut d'une part un rapport passif basé sur l'observation et d'autre part un rapport actif par la culture de son jardin.

Dans le cas d'une horticulture domestique telle que nous le propose Leberecht Migge, le rapport est uniquement actif car il n'inclut pas le temps pour l'observation du site avant de dessiner les contours des parcelles cultivées. Les plates-bandes sont ainsi positionnées selon une optimisation géométrique et non pas climatique, le but étant de produire un maximum de légumes par jardin. Migge aura pris soin de quantifier la production agricole attendue par surface de jardin et par habitant. Le rapport que l'habitant exerce avec son jardin n'est autre qu'un rapport actif.

La manière d'imaginer un jardin selon Gilles Clément est tout autre. Dans son approche de "jardin en mouvement", notre jardinier procède tout d'abord d'un rapport passif en observant la manière dont les herbes colonisent l'espace sans la moindre interaction humaine, de façon analogue à ce qui survient dans les friches industrielles abandonnées. Le but d'une observation fine est d'ensuite développer un rapport actif dans l'accompagnement et la structuration de cette expansion de la flore, tout en préservant une certaine harmonie dans la coopération entre le végétal et l'attention humaine.

Quant au jardinier japonais Masanobu Fukuoka, celui-ci nous propose un rapport à l'agriculture entièrement passif, qu'il nommera "agriculture sauvage". Sa méthode consistait à minimiser voir à effacer l'influence humaine dans la culture de son sol, d'où une culture de la non-action (Fukuoka, 1978, p.144). Selon Fukuoka, la fertilité d'un champ augmenterait s'il n'était pas impacté par la présence humaine. Ainsi, l'agriculteur devait veiller à ne pas bousculer l'ordre naturel, notamment par le non labourage de la terre ou la non utilisation d'herbicides, de pesticides et de fertilisants. Fukuoka comprenait l'importance des "mauvaises herbes" dans l'équilibre du champ, c'est pourquoi il ne la combattait pas mais veillait à la contrôler toutefois grâce à une inondation temporaire de ses champs ou en la recouvrant de mulch.

3.3 Une écologie - un respect pour la vie

Nous nous sommes progressivement éloignés de la nature.

Avec l'explosion d'internet, notre monde n'est plus simplement physique mais aussi virtuel. Ce nouveau monde que l'on peut explorer à l'aide de cartes graphiques surpuissantes nous immerge dans un décor. Ce décor fait appelle à nos sens et les stimule jusqu'à nous donner l'illusion du réel. Or ce monde virtuel n'est composé d'aucune vie. C'est grâce à sa vie que notre monde est unique. Ainsi le monde virtuel comporte une menace d'un éloignement avec la nature, si l'on s'en retrouve trop absorbé. Si l'on projette l'entièreté de notre existence dans les jeux vidéos, l'on commence à habiter le monde virtuel, et il devient ainsi difficile d'interagir avec notre monde physique et la vie qui le compose.

Autre marqueur de ce lien distendu avec la nature : le fait que nous ne puissions plus connaître l'origine de la nourriture que l'on mange, signe d'un déracinement en cours. D'une part, il est aujourd'hui impossible de visualiser la terre qui a donné naissance aux fruits et légumes que la majorité des habitants achètent dans les supermarchés. Seule une horticulture domestique ou bien l'achat des produits alimentaires dans une ferme nous permettrait aujourd'hui de la visualiser. D'autre part, il est devenu courant de s'alimenter à base de produits transformés, dont la composition même nous échappe. Or, ne pas savoir ce que l'on mange et ne pas essayer de comprendre ce que l'on mange nous apparente tous à des victimes.

Cet éloignement de la nature s'est traduit dans le monde des jardins par un renversement du jardin horticole en jardin d'agrément. En est le témoin la transformation drastique du paysage parisien ces cinquante dernières années, lorsqu'une banlieue composée de fermes et alimentant la ville en fruits et légumes fut transformée en quartiers pavillonnaires dans lesquels pullulèrent les pelouses inertes. Paris n'a jamais été aussi verte qu'aujourd'hui, et pourtant cette verdure est entièrement composée de jardins ornementaux.
Ce phénomène avait déjà eu lieu chez les Romains, lorsque les urbains n'étaient plus obligés de cultiver leur propre nourriture. S'effectua alors un passage du jardin horticole, l'heredium, au simple jardin d'agrément.

Nature et culture travaillent de pair.

Il est devenu commun d'opposer la culture à la nature, nature comme "spontanée" par contraste au "cultivé" (Brunon, 1999, p.22). Or, la nature n'a jamais

existé sans être modelée par la présence de toutes les formes de vie qui la peuplent. Ainsi la nature à l'état sauvage n'existe pas. La nature existe que parce qu'elle est le résultat des actions du vivant.

L'étymologie du mot "culture" trouve ses origines dans le "sol" (Harrison, 2007, p.53). L'agriculture signifie "culture de la terre" ou "culture de la nature", or nous pourrions imaginer que le mot "culture" agit en tant que verbe sur cette "nature" qui est l'objet de notre culture. Il n'y aurait donc pas lieu d'opposer verbe et objet mais plutôt de reconnaître leur complémentarité. Le jardinage marque ce moment de rencontre entre verbe et objet. Wendel Berry ira jusqu'à mettre en parallèle les mots "culture" et "culte", culte en tant que pratique rendant hommage à une divinité, dans notre cas la terre.

Jardin et culture est le lieu et le temps de cette collaboration entre humanité et nature.
Si la nature est la somme des changements produits par les habitants de notre monde, alors existe une influence réciproque évolutive entre les habitants et la nature (Berry, "Getting Along with Nature", 1982). Nous changeons la nature donc nous participons de la nature.

Nous enrichissons la terre en même temps que nous profitons de ses fruits.
C'est une relation de respect mutuel que propose par exemple l'agroécologie. Contrairement à l'agriculture industrielle qui est une méthode d'extraction concentrée sur une monoculture, l'agroécologie met en place des polycultures qui vont encourager une multitude de formes de vie à peupler son sol.

Le jardin favorise une agriculture du vivant
On constate de plus en plus l'apparition de méthodes agricoles soi-disant révolutionnaires qui nous promettent d'augmenter les rendements tout en diminuant l'emprunte au sol à tel point que celui-ci, finalement, n'est plus indispensable : c'est le cas de l'agriculture hors-sol dont l'aquaponie ou l'hydroponie sont les principaux exemples. L'hydroponie est une méthode de culture hors-sol (aussi appelée aéroponie) dans laquelle les végétaux sont insérés dans un substrat neutre tel que des billes d'argile par exemple, et dont les racines sont alimentées par une solution nutritive artificielle. A la différence de l'hydroponie, l'aquaponie permet l'introduction de la culture de poissons à celle des végétaux dans un système en cycle fermé. Les déjections des poissons apportent les nutriments nécessaires aux plantations et celles-ci en retour offrent aux poissons des nutriments sous forme cette fois minérale.

Contrairement aux cultures en aquaponie, en hydroponie ou bien simplement en bac, le jardinage sur “terrain plein” a la particularité d’être en intrication directe avec le vivant. Le végétal habite dans un sol riche en matière organique, vers de terre, minéraux, bactéries et bien d’autres : c’est un sol vivant. Ces nouvelles méthodes agricoles oublient ainsi le sens premier de l’agriculture, qui est de cultiver la terre.

Selon Hervé Brunon, “mettre ses mains dans la terre, c’est participer à la vitalité du monde” (Brunon, 1999, p.12). Mettre sa main dans la terre, entrer en ration avec le sol, produire ses légumes et goûter le fruit de son travail, c’est participer symboliquement au cycle de la nature.

Jardinage plutôt qu’agriculture : la micro-ferme

Le jardinage au sens de culture se distingue de l’agriculture principalement par son échelle et le soin qui est apporté au vivant. Du fait de sa taille humaine, la micro-ferme s’assimile au jardinage plutôt qu’à une culture sur champ dans l’agriculture industrielle. La présence d’une petite équipe de cultivateurs ainsi que de l’utilisation d’outils plutôt que d’engins agricoles tend à réengager un rapport de respect et d’attention avec le sol. On pourrait même parler d’amitié avec les plantes dans le cas d’un jardinage (Brunon, 1999, p.19).

Nourrir l’humanité grâce au jardinage et abandonner l’agriculture industrielle est une proposition à étudier sérieusement. En terme d’efficacité, la micro-ferme présente l’avantage d’offrir un meilleur rendement que celui de l’agriculture industrielle, et ce sur une surface plus petite. Le World Census of Agriculture nous rapporte que “Les fermes comprises entre 0,5 et 6 hectares sont en moyenne 4 fois plus productives que les fermes de plus de 15 hectares, et parfois 12 fois plus productives.” (Hervé-Gruyer, 2017, p.256).
En ce qui concerne la ferme permaculturelle du Bec Hellouin en Normandie, dont Perrine et Charles Hervé-Gruyer sont les principaux cultivateurs, les récoltes hebdomadaires permettent de produire de 60 à 80 paniers de fruits et légumes. Ces mêmes intéressés nous expliquent qu’un lopin de terre de 200 mètres carrés pourrait produire jusqu’à 12 paniers chaque semaine, et le simple balcon d’une dizaine de mètres carrés, s’il est bien optimisé, donnerait naissance à un panier garni.

Micro-ferme domestique.

En complément des micro-fermes professionnelles et dans notre souci de faire de la maison un monde, au sens que l'on puisse projeter l'entièreté de notre existence ainsi que l'on puisse faire preuve d'autonomie, le jardin offre la possibilité de générer une micro-agriculture personnelle plus que jamais d'actualité. Comme nous l'avons vu avec le cas des datchas en Russie, ce-même jardin est le meilleur rempart contre les crises alimentaires. Le but d'intégrer les possibilités d'une micro production alimentaire dans la maison n'est pas d'obliger tous les habitants à devenir fermiers, mais d'assurer à tous les habitants la sécurité de pouvoir un jour jardiner si crise il y a.

On sait aujourd'hui que les habitants les mieux préparés aux crises alimentaires sont les bénéficiaires d'un jardin au coeur de leur maison. C'est justement le cas des habitants des quartiers pavillonnaires en banlieue des villes, qui bénéficient d'une maison individuelle avec un jardin. Or, ces habitats présentent une utilisation du territoire catastrophique, avec une superficie par habitant trop élevée, et la nécessité de devoir se déplacer en ville pour aller travailler. Dès lors, il faudra réinventer nos habitats pour qu'il soit aujourd'hui possible d'habiter la ville et la densité, tout en possédant son propre lopin de terre.

Donner à la terre plus qu'on ne prend.

Un des principes fondamentaux autour duquel s'accorderont la plupart des jardiniers, c'est de donner la vie, plus qu'on ne la prend. Cela se traduit par un changement de paradigme dans notre société occidentale, qui, à l'heure actuelle tue la vie plutôt qu'elle ne construit les jardins de demain.

Choisir ce que nous laissons comme traces

Le jardin est éphémère, une fois le travail du jardinier passé, son artifice est voué à disparaître et il se fond dans le paysage. La maison, pour sa part, est construite pour durer. Une fois délaissée par ses habitants, la maison reste debout un certain moment avant de devenir ruine. Or, la nature n'a pas besoin de nos ruines pour se transformer. La maison en tant que déchet devient problématique.

Peut-être faudrait-il accorder ces deux « être au monde », mettre au diapason la condition de la maison construite avec celle de son jardin. L'accent ne serait plus uniquement mis sur le caractère intemporel de la maison mais sur son caractère temporel justement. Une réponse serait que la maison soit construite en vue de se dégrader le jour venu, pour rendre à la terre ce qui lui appartient. Il faudrait que la maison soit construite de manière assez robuste pour être facilement entretenue tout au long de la vie de ses habitants (maison durable) et en même temps intégrer des matériaux dégradables qui, une fois venu le temps où s'en iront ses habitants, permettrait à la maison de s'effacer et ainsi au sol de retrouver sa place (par exemple le bois). Cette maison pourrait être compostée et ainsi laisser la nature reprendre ses droits une fois la présence humaine passée. Dans le cas du jardin permaculturel, le soin engendré par ses habitants dans la création d'un écosystème autonome permettra au jardin de survivre à la maison.

L'habiter n'est pas une condition acquise dans notre habitat mais consiste en la relation avec le monde qu'il nous faut sans cesse cultiver. Les rituels comme nous l'avons vu, sont le moyen de réactiver notre position, autant spatiale que sémantique, avec le monde.

Sur le plan spatial, le jardin est inséparable de la maison dans la mesure où il la complète dans sa définition, son articulation et sa respiration avec le monde. Ainsi le jardin peut être considéré comme un entre-deux mondes.

Aujourd'hui, dans un contexte où l'on découvre la santé fragile de notre Terre, le jardin pourrait se doter d'une nouvelle fonction : sauver le monde. Puisqu'il nous offre une manière pro-active de nous relier au monde, le changement de notre monde commence dans notre jardin.
Un droit universel au jardin assurera à tous les habitants la possibilité de s'informer sur l'état du monde pour ensuite participer à sa vitalité. Le jardinage pourrait dès lors faire figure de rituel moderne dans la mesure où notre position vis-à-vis du monde serait constamment réexaminée et que du sens serait attribué à nos actions.

Quel type de jardin adopter dans notre habitat ?
Dorénavant, le jardin d'agrément n'est plus à opposer au jardin horticole. Une nature cultivée est d'autant plus belle à contempler et il y a de la beauté dans l'échange respectueux entre le cultivateur et la nature. Offrir des poches de contexte à notre habitat ainsi qu'un espace potentiellement cultivable en sont des pistes à questionner pour notre projet futur.

En Russie, les habitant entretiennent une relation étroite avec la nature grâce à leur datcha. Celle-ci est inexistante dans les appartements des villes, qui consistent pour beaucoup en "une boite à chaussure", perchée dans des immeubles pouvant atteindre 25 étages. C'est uniquement au sein de leur maison de campagne et de leur jardin que les Russes trouvent le moyen d'habiter.
L'introduction du jardin dans toutes les typologies d'habitat permettrait-il aux Russes d'y trouver un habitat permanent ? Pourrait-on combiner la datcha avec l'habitat en ville ? L'échelle de la micro-habitation qui se logerait dans les interstices de la ville présente peut-être un terrain opportun. Plus qu'ailleurs, il sera intéressant de questionner les limites entre la ville et la campagne et d'en tirer les synergies.

En définitive, nous les architectes qui dessinons les limites de l'intervention humaine construite sur un sol, sommes avant tout des jardiniers. Il nous faudra dans le futur accueillir un sens beaucoup plus large de ce qu'implique la construction de notre monde, qui ne peut se résumer en la création d'un bâtiment ou d'un logement. Il est urgent de construire des habitats.

fig. 85 - Yarus Tony, *Les Jardins Urbains d'Adam Purple dans le "Lower East Side" de Manhattan en 1984*, 1er juin 1984, CC BY-SA 3.0, https://commons.wikimedia.org/w/index.php?curid=20791566, consultation le 16 décembre 2019

Bibliographie

_Adam, Jean-Pierre, 1984. “L’Architecture domestique et artisanale”, dans ***La Construction Romaine***, Editions Picard, pp. 317-345.
_Aureli, Pier Vittorio & Giudici, Maria Shéhérazade, 2016. ***Rituals and Walls: The Architecture of Sacred Space***, London, AA Publications.
_Berry, Wendell, 2017. The World-Ending Fire, UK, Penguin Classics.
_Blier, Suzanne Preston, 1987. ***The Anatomy of Architecture***, Cambridge University Press.
_Brunon, Hervé, 1999. ***Le Jardin, notre Double***, Sagesse et Déraison, Paris, les Éditions Autrement.
_Brunon, Hervé, 2008. ***Le Jardin comme Labyrinthe du Monde***, Paris, PUPS, Louvre.
_Chao-Kang Chang and Werner Blaser, 1987. “Peking and its neighbouring Provinces”, dans ***China : Tao in Architecture***, Basel: Birkhäuser Verlag, pp. 49-101.
_Chauvin, Gérard, 1999. ***Les Jardins Chinois et Japonais***, Puiseaux, Éditions Pardès.
_Claxton, Susanne, 2017. ***Heidegger’s Gods an Ecofeminist Perspective***, Rowman & Littlefield.
_Culot, Maurice et Pirlot, Anne-Marie, 2006. “La Case Musgum”, ***Architectures Autrement - Habiter le monde***, Bruxelles : AAM éd., pp. 22-27.
Firley, Eric et Stahl, Caroline, 2011. “Siheyuan”, dans ***The Urban Housing Handbook***, Chichester, England, Wiley, pp. 14-21.
_Frey, Pierre, 2010. ***Learning from Vernacular***, Actes-Sud.
_Fukuoka, Masanobu, 1978. ***La révolution d’un seul brin de paille***, Guy Trédaniel Editeur.
_Gadient Hansjörg, von Schwerin Sophie et Orga Simon, 2019. ***Migge The Original Landscapes Designs***, Basel, Birkhäuser.
_Gournay, Antoine, 2016. ***La maison chinoise***, Klincksieck.
_Grimal, Pierre, 1984. ***Les jardins romains***, Fayard.
_Grimal, Pierre, 1974. ***L’Art des Jardins***, Presses Universitaires de France.
_Haney, David H. 2010. ***When Modern Was Green***, Oxon, Routledge.
_Harrison, Robert, 2007. ***Jardins, réflexions***, Paris, Le Pommier.
_Hayden, Peter, 2005. ***Russian Parks and Gardens***, London, Frances Lincoln Ltd.
_Hwangbo Alfred B., 2010. “Beyond the Nostalgic Conservation of the Past: The Urban Courtyard House in Korea (1920-70)”, ***The Courtyard House***, Farnham, Ashgate, 85-100.
_Heidegger, Martin, 1971. “Building Dwelling Thinking”, ***Poetry Language Thought***, New York, Harper & Row, pp. 143-159.

_Hervé-Gruyer, Perrine et Charles, 2017. “Microagriculture, société, planète”, Permaculture, *Guérir la Terre, Nourrir les Hommes*, Actes Sud, pp. 284-299.
_Jackson, Wes, 1994. *Becoming Native to this Place*, University Press of Kentucky.
_Je Jing Qiao, 2016. “Power and the Sacred: The Confucian Origins of Chinese Urban Space”, in Pier Vittorio Aureli, Maria Shéhérazade Giudici (eds.), *Rituals and Walls: The Architecture of Sacred Space*, London, Architectural Association.
_Khosravi, Hamed, 2016. “Inhabitable Walls: The Genealogy of Islamic Sacred Space”, *Rituals and Walls : The Architecture of Sacred Space*, London: Architectural Association.
_Lovell, Stephen, 2003. *Summerfolk A History of the Dacha*, 1710-2000, Cornell University Press.
_Marot, Sébastien, 2010. *L’Art de la Mémoire, le Territoire et l’Architecture*, Paris, Éditions de la Villette.
_Marot, Sébastien, 2017. “Faire Monde”, *lieux communs*, Genève, infolio, pp. 99-112.
_Marot, Sébastien, 2019. *Taking the Country’s side Agriculture and Architecture*, Barcelone, Poligrafia.
_May, John, 2010. Mousgoum Tolek, *Buildings Without Architects*, Rizzoli International Publications, 106-107.
_Nabert, Nathalie, 2009. *Des Jardins d’Herbes et d’Âme*, Paris, Beauchesne.
_Oliver, Paul, 1987. “Values, Symbols, and Meanings”, *Dwellings*, Oxford, pp. 153-170.
_Oliver, Paul, 1997. “Volume 1 Theories and Principles”, *Encyclopedia of Vernacular Architecture of the World*, Cambridge University press.
_Oliver, Paul, 1997. “Volume 2 Theories and Principles”, *Encyclopedia of Vernacular Architecture of the World*, Cambridge University press.
_Oliver, Paul, 1997. “Volume 3 Theories and Principles”, *Encyclopedia of Vernacular Architecture of the World*, Cambridge University press.
_Picon, Antoine, 2013. *Ornament, The Politics of Architecture and Subjectivity*, United Kingdom, John Wiley & Sons Ltd.
_Piesik, Sandra, 2017. *Habitat*, London, Thames & Hudson.
_Rabbat Nasser O., 2010. *The Courtyard House*, Farnham : Ashgate.
_Rudofsky, Bernard, 1964. *Architecture Without Architects*.
_Salignon, Bernard, 2010. *Qu’est-ce qu’habiter ?*, Paris, Editions de La Villette.
_Wampole, Christy, 2016. *Rootedness, the ramification of a metaphor*, The University of Chicago Press.
_Yanagi, Soetsu, 2017. *The Beauty of Everyday Things*, UK, Penguin Classics.
_Zask, Joëlle, 2016. *La Démocratie aux Champs*, Paris, Éditions La Découverte.

Je souhaiterais remercier Madame Tatiana Zhdanuk qui m'a ouvert les portes de son univers, ainsi que Madame Elena Zhdanuk, Monsieur Andrey Novikov et Polina Panasenko pour m'avoir fait découvrir la beauté immuable de la campagne russe.

Par ailleurs, je souhaiterais remercier Madame Florence Graezer Bideau, Monsieur Georg-Christoph Holz et Monsieur Jeffrey Huang qui m'ont apporté leurs conseils tout au long de la fabrication de cet énoncé.

2020 Charles Duwig. Ce document est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution (CC BYhttps://creativecommons.org/licenses/by/4.0)